



Scª Pª ~~Ord. XI. II.~~
L. VI. m. 15. f. 2.



L'EXCELLENTE

POLITIQUE

DES SUISSES

DANS LEURS NEUTRALITE'

CONCLÜE EN 1689.

Responſe aux objections qui l'improuvent.

Avec une courte deduction du merite de la Nation, & des avantages du Païs.

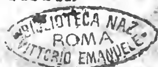




A LIEGE,

Chez Iſaac Salmeron, à l'Image S. Eſtienne.

M.DC.LXXXIX.



Digitized by Google

PREFACE.

L'Application où étoit l'Europe sur la resolution des Cantons Suisses a fait naitre l'examen des raisons qui les ont porté à la prendre & à la rendre publique ; Comme il falloit sçavoir ce qu'est l'Europe liguée & ce qu'est l'Europe separée pour en bien juger & pour opiner en sage sur la resolution de ces Sages ; on a creu qu'apres avoir etudie l'un on pouvoit s'appliquer à l'autre, & c'est Lecteur ce qui a donné occasion a ce traité qu'on te presente, tu n'y verras pas seulement les maximes de la plus fine politique portées à leur comble, mais la riche difference qui se rencontre entre un homme qui suit la raison & qui juge des choses comme elles sont en effet, & un homme qui en juge par la volonté & par le vaste empressement qu'il a de les voir telles.

La lettre au Bourgemestre de Soleure a fait tant d'eclat en Hollande, en Angleterre & en Suisse, même en

Allemagne qu'on ne s'etonne pas qu'elle ait prevenu ceux qui étoient déja dans le même sentiment plûtôt par leur interêt que par celuy des Suisses, mais comme elle n'avoit que de la lueur empruntée & rien de solide, on ne s'etonnera non plus de la voir meprisée par les Suisses, que de la voir diminuée par ce manifeste; quand ta raison & t'on experience lecteur t'auront promis leur desinteressement pour en juger, tu conviendras que comme les Suisses n'ont jamais paru si constants, si resolus & si sages; jamais peut-estre personne ne les a mieux connu & plus favorablement soulagée dans leur resistance que celuy qui rend publiques les raisons qui les determinent; attend quelque chose de plus avec le tems, Lecteur, & assure toy qu'un Auteur qui a voyagé dans l'Europe pendant prés de vingt ans en deux fois te peut encore instruire ou recréer de quelque chose que tu ignore, & que tu ne déplairas jamais d'apprendre si tu te sçais ce que c'est que d'être un honneste homme.

L'EXCELLENTE
POLITIQUE
DES SVISSES.
DANS LEUR NEUTRALITE',
CONCLÜE EN 1689.

Reponse aux objections qui l'imprenvent.

Avec une courte deduction du merite de la Nation & des avantages du Païs.

IL n'est pas necessaire pour reüssir dans le dessein qu'on se propose d'examiner ce qu'est en soy la Politique, il suffit de la considerer en ce qu'elle opere & en ce qu'elle promet, pour la definir un moyen humain d'arriver a une fin humaine qui est le bien public.

Cette premiere notion marque sa difference d'avec la Religion, puisque si elles s'appuyent volon-

tiers l'une l'autre, elles ne laissent pas d'estre fort dissemblables, soit dans la fin qu'elle se proposent, soit dans les moïens d'y arriver. Les moïens qu'emploïe la Politique sont purement humains, & comme si elle n'estoit que l'union de plusieurs esprits, & l'effet de plusieurs experiences, elle n'ordonne rien que ce que l'esprit peut comprendre & l'experience justifier. C'est delà qu'elle est si problematique, & plûtôt vraysemblable que vraïe : parce que la verité n'estant de ce monde que par embléme, dés qu'elle depend du caprice des hommes ou du sort des évenemens pour être, elle ne peut jamais manquer d'être douteuse & imparfaite. La Religion au contraire n'emploïe que des moïens sur-humains revelés par la verité incarnée exprés pour nous rendre ce charitable office, & pour nous reveler ces pretieuses découvertes. La fin qu'elle se proposent est encor plus

éloignée ? la Religion vise au salut de chaque particulier, & veut qu'il s'abaisse icy bas pour régner au delà du temps ? Au lieu que la Politique tend proprement au bien public, & doit se soûtenir, & s'énorgueillir même pour se maintenir dans le régne du temps, au delà duquel elle n'a plus de droit, & n'étend plus que des promesses imaginaires, & de papier. D'où il est aysé de conclure qu'un bon & un zelé Chrêtien ne peut rien contribuer pour la Politique, & le Politique intelligent rien se proposer de tout ce qui forme un Chrêtien en particulier. On n'entre pas pour cela dans le Machiavelisme, & on ne pretend pas que pour être grand Politique il faille n'estre point du tout Chrêtien, n'i qu'un Chrêtien bon pour son salut particulier, ne puisse devenir grand Politique pour les autres : au contraire on soûtient par cette distribution, que rien au monde ne dementira ja-

mais, qu'il faut être Chrêtien en son particulier pour soy, & pour sa famille; & Politique pour le bien du public, quand on est appellé à le gerer.

On veut bien s'expliquer mieux & dire encore qu'il ne faut pas pretendre régler le bien public qui nous est confié par les mouvemens de nôtre Religion, & de nôtre conscience, ce qui n'est que pour nous, & que si celà n'êtoit pas, chacun ayant de sa Religion les mêmes impressions (celà se suppose par ceux qui ont de la bonne foy) il arriveroit que les mouvemens êtant aussi differents que les Religions sont differentes, soûs pretexte de Religion, il n'y auroit plus ou de Societé dans le monde où de régle certaine & uniforme d'entretenir la societé du monde. Il est neantmoins uray que la Politique est devant la Religion au moins devant la Chrêtienne, & la Iuifve écrite; & que comme elle à bien voulu donner

entrée à la Religion, quoy que leurs maximes soient dissemblables, & leur fin differente, il est du devoir de toute vraye & divine Religion de n'exilier pas la Politique, mais ou de la souffrir où de l'excuser sur ce qui la choque, & qui l'interesse, pourveu que d'ailleurs il contribuë au bien public, ce qui sera toûjours aussi certainement la fin d'une belle Politique, qu'il est certain que l'immortalité bien-heureuse à procurer est la fin de toute veritable Religion. Il sera donc toûjours vray par l'exemple de IESVS-CHRIST luy même que la Politique est mondaine & tolerable à la Religion, & que toute la Religion ne va qu'a tellement passer ou se servir du spirituel que nous ne perdions pas le Temporel. Celà supposé comme un fondement inebranlable, contre lequel viendront bientôt hurter inutilement toutes les objections de ceux qui n'ont qu'une penetration confuse ou interessée

des choses : nous disons que le Politique occupé des interêts d'un Etat, ne doit avoir aucun égard à la Religion, pour procurer le bien public de ce état.

L'objection revient encore; vous voulés donc faire des Athées, pour former des Politiques, qui étoit la maxime qu'inspiroit indirectement Antoine de Leves à Charles Quint; & à vous entendre il faudroit tout interesser à sa défense & à son avantage, excepté la Religion? On répond à la premiere partie de cette objection, qu'être bon Chrêtien pour soy, & bon Politique pour les autres, c'est tout ce que demande la probité d'un homme d'état, puis qu'il peut leur faire joüir du bien qu'il leur procure par sa Politique, & qu'il ne leur pourra jamais communiquer le bien qu'il se procure à lui même par sa Religion. On répond à la seconde partie de l'objection qu'il y a bien de la difference entre employer la Religion pour gou-

verner un état par preferéce à la Politique, & emploïer une Politique qui aille à detruire la Religion ; le secőd n'étant plus le bien, puis qu'il est le trouble public d'un état : renverse la proposition. Le premier est le partage du Ministere qui s'exerce sans armes, par exhortations, par prieres, & plûtôt par vœux que par commandement. C'est pourquoy il est si expressément défendu dans l'Evangile aux Ministres de l'Eternel de s'embarasser des choses & des voyes de la Politique temporelle, & sans qu'il condamne ni la Politique en elle, ni ceux qui dominent & qui regnent par la Politique, il marque assez qu'elles sont dissemblables dans leur fin & qu'il les veut separées dans leurs moyens ; afin que pendant que la Politique entretiendra la face du monde par la societé civile, la Religion s'interesse à découvrir à chaque particulier qu'il y a un autre monde, auquel on ne parvient heureux qu'en se distinguant des maximes du monde.

Il n'y a jamais eu qu'une Rome au monde qui se soit avisée d'enfraindre cét exprés commandemét, & d'indistinguer la Religion & la Politique dans un même gouvernement ; si l'occasion que des Souverains zelez luy en ont donné étoit presente , son desinteressement & sa Religion devoit étre encore plus penetrante , & on croit que non seulement elle se seroit conservée jusques à nous cet odeur de sanctification qui l'avoit rendu venerable , mais encore qu'elle auroit converti tout le monde à sa foy , si son desinteressement & son humiliation volontalre eussent edifié les fideles & les eussent convaincu de la sincerité de sa Religion & de sa Foy On voit où elle en est aujourd'huy, & où par cette amphibie elle a rednit la Religion Chrêtienne , (un autre Ouvrage qui verra peut-être bien-tôt le jour, le dira mieux & un peu plus au long.) Il y a sur la pre-

varication ambitieuſe une eſpece d'anatheme fulminé du Ciel, elle n'atteindra jamais à la poſſeſſion du temporel quoy qu'elle faſſe, parce qu'elle s'oppoſe à la parole de Iesus Christ, *Reges gentium dominantur, &c.* & on l'accuſe aſſez hautement d'avoir infamé, &c. ou informé le ſpirituel qui luy étoit donné pour ſon partage. Elle pretend toûjours ſoûmettre la Politique à la Religion, ou ne regner que par la belle idée qu'elle preſente des maximes de la Religion; & ſa Politique a malheureuſement alteré ſa Religion. C'eſt le langage & la matiere du tems; mais pour ne rien dire de trop, on aſſeure au moins que ſa Religion & ſa Politique s'entrem-péchent tellement l'une l'autre, qu'il n'y a plus à Rome ni de bonne Politique, ni de ſolide Religion.

Par ce raiſonnemẽt il faudra donc ſoumettre la Religion aux caprices de la Politique; on ne vous le dit

pas, moins encore de soumettre la Politique aux maximes de la Religion, on vous dit que c'est encore pis, & on vous defie d'en venir à bout: qu'il faut se servir de l'une & de l'autre dans differentes conjonctures, & quiconque connoîtra à fond comme est fait le monde & ce qu'exige de nous la Religion, conviendra aisément qu'elles ne s'accerderont jamais qu'elles ne se souffriront méme jamais sans divorce, & que pour les bien pratiquer toutes deux, il faut les separer de tems & ne les allier jamais que dans sa propre personne. On voit bien que la Religion sert aux veuës ambitieuses de la Politique, mais on a peu experimenté que les maximes d'une sage & prudente Politique ayant contribué quelque chose au bien de la Religion & aux veuës du veritable Christianisme. La Religion Chrétienne est faite pour endurer, c'est son caractere, la Politique est établie pour s'empecher d'endurer c'est sa diffe-

rence ; la Religion ne veut point de vengeance ; la Politique doit ne vouloir pardonner jamais à celuy qui luy a manqué de bonne foy : la Religion fait du bien encore à ses ennemis, la Politique se donne encore, si elle peut, le bien de ses amis ; enfin la Religion ne veut regner qu'en l'autre monde, & la Politique n'affectera jamais que de regner en ce monde. On verra plus bas que cette deduction n'est pas inutile & prepare une solution à tout ce qu'on improuve dans les Suisses tant par leur deffaut de zele que par leur mechante Politique, nous changerons de langage quand nous en serons à la conclusion.

Pour la faire naitre, & pour juger solidement & en homme de tête, de l'excellence de la Politique des Suisses dãs leur Neutralité, contre laquelle on reclame ; il faut observer de prés les moyens dont se sert une sage & excellente Politique pour concourir plus asseurement, & pour atteindre plus infail-

liblement à ce bien commun. J'en remarque six qui s'enchainent l'un l'autre & qui font comme l'abregé de la Politique la plus excellente d'un Etat.

Le premier de ne s'asservir publiquement à personne sous quelque pretexte que ce puisse être, pour être toûjours en droit d'agir en Souverain.

Le second c'est de considerer en public le monde comme le monde, sans le pretendre régler par les veuës de la Religion, qui n'est que, ou par l'autre monde ou pour les particuliers.

Le troisiéme de preferer le bien public present, a tout autre bien relatif & eloigné.

Le quatriéme de se regarder toûjours & son état par preference à tous les autres.

Le cinquiéme de decouvrir & de mepriser même ouvertement tout ce qui peut prejudicier à ce bien public present, de quel que endroit qu'il vienne & quelque apparence qu'il ait.

Le ſixiéme d'ôſer ſe declarer unanimement & d'vn air d'abſolu, afin de ſe mettre, & de ſe laiſſer voir en état de ſoûtenir l'un & l'autre. On croit qu'un état eclairé & ſage n'omettra rien de ce qu'il doit, quand il remplira les maximes de cette excellente Politique, & on a peine à ſuppoſer de la moderation & du bons ſens dans celuy qui contrediroit à cette deduction.

Reprenons toutes ces maximes les unes apres les autres, pour les mettre dans un plus grand jour auparavant que d'en faire l'application au ſujet que nous manions aux yeux & à la cenſure de toute l'Europe Chrêtienne.

Pour la premiere, il eſt bien plus de la bonne Politique de ne dependre pas que de commander. Quiconque a aſſez de penetration & d'etenduë d'eſprit pour obſerver la Souveraineté de prés & par ſes rapports, conviendra aiſement qu'il eſt bien plus du cœur humain de n'obeïr à perſonne, & par là de

ne ſe violenter en rien , que de commander aux autres hommes ; dequoy tous les Souverains même ne ſont pas toûjours capables. Ce qui ſuit nôtre inclination & qui nait avec nous, nous eſt bien plus doux que ce qui nous fait naître avec luy , ors la liberté & l'independance ſont du droit de la premiere nature ; conſequemment être libre & ne s'aſſervir à perſonne eſt bien plus du Souverain ou de la politique qui le ſoûtient, que commander. Adjoutez y que l'homme êtant né pour la ſocieté hors de laquelle il ne joüit d'aucun bien ; le commandement portant avec ſoy jalouſie de toute ſocieté, ou êtant lui même jaloux de ſa puiſſance dans toute ſocieté ; l'independance n'a que des plaiſirs & des admirateurs pour compagnons ; s'aſſure même moralement de ſe voir ſoumettre d'autres hommes par leur propre inclination , ſoit que leur defaut recoure à l'abondance , ſoit que la liberté attire les cõpagnies,

ſoit enfin que leur propre experience les convainque que ne pouvant ſe ſuffire à eux mêmes, ils doivent ſe couvrir de la protection de celuy qui ne paroit ſe ſuffire à ſoy même, que par ce qu'il eſt encore en état de ſuffire à d'autres. C'eſt ce qui rend aujourd'huy les Republiques de l'Europe ſi floriſſantes & ſi peuplée, cela ſe touche.

Ie veux encherir moralement ſur cette riche & profonde ſpeculation; commander n'a que des plaiſirs imaginaires & des peines reelles; la parole donnée eſt une loy à laquelle celuy qui la donne s'aſſervir & ſe lie luy même, le ſuccez l'inquiete, l'execution l'occupe, la moindre omiſſion le trouble & tous les ſymptomes qui y ſurviennent, c'eſt à dire qui ſeparent les moyens de la fin, le ſeparent de luy même & l'alterent tellement qu'il experimente luy ſeul toutes les convulſions de ceux qui executent. Mais ne dependre pas, mais n'eſtre

aſſervi à perſonne n'a pour prix de ſa liberté que la joüyſſance de ſoy-même; la paix qu'il poſſede luy eſt caution de tous les autres biens ; ſa joye n'a rien qui interrompe ou qui altere ſon égalité, & ſi la viciſſitude des choſes humaines n'inſpiroit pas quelque precaution ſur le relachement de cet état, l'eloquence même ne ſçauroit rien expoſer par comparaiſon qui égalât cette pretieuſe liberté. Cela ſe ſent de tous ceux qui ſont capables de ſe ſentir & de s'écouter.

Ors ſi les Cantons Suiſſes fuſſent entré dans un parti, ils ſe ſeroient neceſſairement aſſervis & aux interets & à la proſperité & aux diſgraces de ce parti; qui en doute ? S'il raiſonne & s'il ſçait bien ce que c'eſt qu'alliance avec une puiſſance en armes. Rendons la choſe demonſtrative : peut-on ſe lier V. G. avec une Couronne déja reſoluë par les veuës d'une Politique qui luy eſt propre, & qui a dûe

ſe meſurer ſur ſes interêts ſans examiner ceux des autres que par ce rapport, ſans s'aſſervir à la régle & aux évenemens que prendra la Politique de cette Couronne, & par-là méme ſoûmettre tant ſa propre Politique à la Politique d'un étranger, que ſes reſolutions & ſes entrepriſes aux reſolutions & aux entrepriſes que forme par avance une Couronne qui arme? qui le ſuppoſe ne raiſonne pas. Peut-on ſe laiſſer inſtruire des interéts de cette Couronne dans ſa declaration ou dans ſes pretentions ſans s'aſſervir à procurer ou au moins à n'alterer pas ſes interêts propoſez & admis, & par là méme méconnoître neceſſairement les ſiens propres pour faire valoir uniquement & d'office ceux des autres? qui le dit prepare à rire. Peut-on ſe compoſer à la proſperité des autres, ou avoir à s'allarmer des évenemens d'une Couronne fortunée, afin de parêtre au moins par-là s'acquiter des en-


BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

gagement reciproques de la foy publique ; ſans oublier cette grande régle de Politique que la proſperité d'un Etat n'eſt pas toûjours l'avantage & la proſperité de l'Etat qui la luy à procurée ? celà ne s'explique pas , il faudroit de l'Hiſtoire , & on eſt reſolu de n'en point faire entrer dans ce Traité ; qui l'avance ſe des-honore & décrie ſon experience s'ils en à. Donc quiconque s'allie à une Couronne armée s'aſſervit à ſes maximes &c.

Il eſt vray que ſi les interêts des Etats qui s'allient étoient proportionnez , la choſe ſeroit reciproque, mais elle n'en ſeroit pas méme pour celà moins odieuſe & moins importune , je veux qu'il y aït autant à acquerir qu'à mettre dans des Etats qui n'ont point d'autres bornes que l'ambition, qui ſe gouvernent deſpotiquement & par un ſeul : mais quand la nature a donné à un Etat de certaines bornes au delà deſquelles le temps

luy a apris qu'il étoit mal aisé de se soutenir ; quand les loix de ce second Etat sont differentes & son gouvernement dissemblable, je conclud que les choses sans discontinüer d'estre odieuses, ne sont plus égales, & que l'Etat despotique cherchant à se procurer l'alliance de l'Aristocratique ou du Democratique marque évidemment qu'il en veut profiter & qu'il pretend l'asservir à la loy de le souffrir & même de s'y interesser sans resistance. Il y à plus ; quand un Etat choisit son alliance & la mendie, ne justifie-il pas qu'il se là juge absolument necessaire pour ses fins, & que quand il y pretexte les avantages de celuy qu'il recherche, c'est pour pallier ses desseins & procurer son bien propre sous apparence de s'interesser au bien de son voisin ; cela parle tout seul. La jalousie & la fierté des Etats souverains les portê assés à executer seuls ce qu'ils se croyent capables de con-

duire à chef, afin de n'avoir pas avec qui partager la gloire & les avantages qui leur en reviennent. Ce n'eſt donc qu'en veuë de leur impuiſſance à executer & de leur reſolution à entreprendre qu'ils cherchent d'engager quelqu'un dans leur parti, lequel s'aſſerviſſant à cette reſolution contribuë ou de ce qu'il eſt ou de ce qu'il peut à ce qu'on en medite. Qui ne voit pas cela ne voit goute dans le gouvernement du monde; ce qui fait conclure tout d'un coup que s'il eſt de l'interêt de châque allié d'avoir la Suiſſe de ſon côté & de ſe la concilier, il a été de l'interêt de la Suiſſe de ne s'aſſervir a perſonne & de ſe refuſer à tous.

Quoy donc toutes ces conſiderations bien peſées & digerées par une prudence froide & de Suiſſes, ne les engageoient-elles pas à demeurer neutres entre des puiſſances differemment intereſſées à leurs deſſeins dans la guerre qu'elles alloient commencer; ne ſe ſont-ils

pas

pas par-là conſervés & contenus au deſſus des évenemens auſſi bien que des deſſeins : libres, independans, pacifiques, & toûjours auſſi abſolus pour vouloir qu'ils ſe ſont montrés prudens & ſages à ne vouloir pas.

Mettons la choſe dans une évidence qui ait moins de preciſion & de delicateſſe, on offroit V. G. aux Suiſſes de leur changer leur voiſin en Comté, de leur donner Hunninguen, & n'eſtoit-il pas de leur interêt d'accepter ce parti & de ſe precautionner par-là contre tout êvenement; en attendant que plus bas on reponde à ces pompeuſes objections qui ne peuvent ſurprendre que des enfans, des ignorans & des femmes, on dit icy que cela même les aſſerviſſoit à procurer dans la ſuitte l'avancement de tous les deſſeins qu'on auroit voulu leur propoſer, & les auroit empêché de deliberer avec les évenemens, & toûjours en liberté de procurer à

leur mode leur interêt. La Politique des Suisses n'a pas dû se laisser leurrer, n'i par de belles paroles, n'i par d'officieuses precautions, aussi souvent au moins imaginaires que réelles : est-ce que cés Republiques n'ont pas vecu absoluës & independantes sans ce qu'on leur offroit ! est-ce qu'elles n'ont pas assez de penetration & de vigilance pour observer ce qui pourra arriver de l'issuë dont-on pretend les allarmer ? tous ceux qui ont des Suisses ces sentimens ne les connoissent pas, & on souhaite qu'ils s'apliquent un peu plus à supposer que toute la peneration n'est pas enfermée ou dans Vienne, ou dans Rome, où dans l'Empire, où dans la Hollande. Ils peuvent montrer clairement ce qui leur conviendroit dans la conjoncture, mais ils ne sçauroient que souhaiter que la méme chose convienne aux Suisses, & c'est ce qui n'est pas referé à leur Conseil. Car comme chacun en matiére de Religion

à ſa meſure de grace, au ſecour de laquelle il doit operer ſon ſalut; de même chaque Etat en matiére de Politique à ſa meſure de connoiſſance, d'inſtruction, & d'experience, laquelle ne luy manque guéres, & depuis qu'il a plû à Dieu d'en former un Etat qui ſe ſuffit à luy méme, ſa providence, & ſa ſageſſe d'ordre à infailliblement repandu tout ce qui peut luy ſuffire pour ſe conduire & pour ſe conſerver.

On ajoûte, en faveur de la Suiſſe, que tous les autres Etats ont leurs bouleverſement ou leurs criſes, l'Hiſtoire n'a point d'autre exercice que de nous les raconter; mais les Suiſſes ſont privilégiez dans cette inconſtance, & auſſi inebranlables en fermeté que les Rochers qui les environnent, & qui les couvrent, ils ne ſe ſont jamais remués que pour donner paſſage au bien public, c'eſt à dire ſans metaphore, & par concluſió qu'ils

ne doivent s'intereſſer au déhors que quand leur propre liberté entrepriſe les y engagera s'ils veulent perſeverer dans cette paix profunde & dans cette heureuſe independence que rien au monde n'a jamais pû troubler.

Comme les Cantons Proteſtants tiennent le haut bout en Suiſſe, le pretexte de Religion eſtoit le plus ſpecieux engagement qu'on leur preſentât pour les attirer dans les interêts des alliés, mais étant du Politique de conſiderer le monde comme le monde, il luy doit paroître ridicule d'y intereſſer la Religiõ qui n'eſt que pour le perſonnel & que pour l'autre monde; On s'explique & a ce qu'on a dit plus haut dans le principe gene il, on adjoûté qu'il n'y a rien de plus faux & de plus captieux pour un Etat, que de ſe voir propoſer pour motif d'Alliance (avec des Couronnes de Religion toute differente) un principe qui n'a jama s formé

de veritables Alliances. Il ſemble que là Religion dedaigne tellement d'entrer dans les veües des Gouvernemens humains qu'elle en faſſe ordinairement le méconte ou la diſſolution, & deſtinée à un uſage plus ſaint & plus durable elle paroit s'indigner de ſe voir avilie & ſervir de manteau à l'ambition à la vengeance, a l'injuſtice, & à la cruauté, comme ſi elle faiſoit la maleđtion des traités & la decadence de ceux qui l'y prophanent, nous voyons par l'Hiſtoire & par nos yeux que tous les traités pretextés de Religion tournẽt en malheur, & que les maiſons qui s'en ſont parées avec plus d'oſtentation ſont dans la decadence: cela ne ſe prouve pas, le ſage le voit & on ſe ſoucie fort peu que le ſot l'apprenne. La Politique eſt l'unique Religion des gouvernemens & du tems; comme la Religion eſt la ſainte Politique des perſonnes & de l'éternité. Il faut les ſeparer

quand on les veut bien employer, car comme jamais on n'alliera le fer avec la terre, on n'assemblera jamais dans une méme veuë les maximes de l'une avec les projets de l'autre. On pretextoit la Religion à Messieurs les Suisses pour les leurer par ce zéle irregulier, & par cette specieuse apparence; mais ils ont dû se contenter d'avoir justifié à toute la terre qu'il sçavent ce qu'ils doivent à la Religion, & qu'ils n'ignorent pas ce que la Politique de leur Etat demandoit d'eux.

Expliquons nous puis qu'il s'agit de veritez de fait. Ce qu'a fait la Religion des Cantons Protestans en faveur de leurs Freres refugiez, & ce qu'elle continuë de faire encore est connu de toute la terre, & sert même de motif aux Cantons Romains, pour en operer autant en faveur des Romains maltraitez en Hollande, & en Angleterre; cela n'est il pas sensible? la Religion

dans l'impression que chacun à de la sienne, demandoit-elle quelque chose aux Cantons protestans qu'elle n'exigeât pas des Cantons Romains ? qui ose se nier? si donc en veuë de la Religion seulement, ou par preference, les Reformez eussent voulu se declarer d'un côté, les Romains n'eussent-ils pas dû se declarer de l'autre ? qui peut en disconvenir ? cette desunion n'auroit elle pas apporté la guerre civille en Suisse,& alteré l'ordre & l'exercice de la Religion ? chacun en convient ; la guerre civille n'est-elle pas le plus grand malheur d'un Etat souverain, particulierement d'un Aristocratique ? & tous les dangers du dehors, sont-ils comparables à cette secousse interieure qui remuë les fondemens d'un Etat, & qui le donne en proïe, où à la passion, ou à la bonne fortune ? personne n'oseroit le contredire. Qu'on juge à present si la Politique des Suisses a

de se laisser emporter du pretexte de Religion.

N'ont-ils pas devant leurs yeux ce qui vient d'arriver en Hongrie, ce qui se passe en France, & ce qu'on presume qui arrivera dans l'un & dans l'autre par l'opposition, & soûs le pretexte de Religion ? leur en faut-il d'avantage pour se faire sages, & pour se contenir comme ils sont chacun dans la pratique exemplaire de sa Religion, & tous dans l'interêt de la Paix, & du bien public? ne comprennent-ils pas jusques où iront les Revolutions d'Angleterre pour le même sujet, & soûs le méme pretexte ? & cela ne leur suffit-il pas avec ce qu'ils ont lû dans l'antiquité, ou apris de leurs ayeulx, pour separer la Religion de leur Politique; & pour se contenter de la premiere chacun pour soy, en s'interessant unanimement à la seconde, parce qu'elle est pour tous? Les Protestans en recevant offi-

cieusement leurs Freres, ont pratique l'acte le plus parfait de la Religion Evangelique. Les Romains en ne s'alliant pas avec ceux qui entreprenent leur Religion, qui en détronent les Rois, & qui en avilissent les sujets, les ont imités dans leur zéle; mais tant les uns que lea autres se contiennent dans leur Paix, dans l'exercice de leur Religion, & dans les termes publics d'une excellente Politique.

On objecte aux premiers que c'est le moïen de se décharger des refugiés qui leur pésent, d'aider à les retablir dans leurs païs, & de faire refleurir une Religion pour laquelle ils devroient être prêts de mourir, ils repondent que c'est mal connoître leur Religion, que la croïant divine, ils s'assurent qu'elle ne manquera jamais, abandonnant à Dieu même le soin de l'étendre, & de l'agrandir quand il luy plaira. Que leurs Freres re-

fugiés ne font à charge qu'à leur compassion, & non pas à leurs Etats, qu'ils s'estiment heureux de pouvoir contribuer de leurs biens en faveur de ceux qui souffrent pour l'Evangile, & qui justifient si clairement qu'ils sont solidement de veritables Chrêtiens; que comme leur constance les édifie, leur assistance leur tient lieu de décharge tant de leur pechés, que de leurs obligations, que leur exemple les prepare, & les fortifié, & qu'ils se sentent bien meilleurs Religionaires depuis qu'ils ont à imiter un zéle & une fermeté qui les surpassoit; que voilà toutes les régles de leur Religion.

On objecte aux seconds que le pretexte de Religion qu'on prend pour les empêcher de s'interesser au bien commun de l'Europe, & de leur liberté, est ordinairement faux, & sert volontiers de couverture à l'ambition qui pretend

s'êtendre;& qui pour s'en faciliter le chemin, intereſſe le ſacré pour ſe mieux déguiſer.

Les Catholiques Romains repondent que ce qu'ont fait leurs voiſins reformés pour répondre aux obligations de leur Religion, leur apprend ce qu'ils doivent vouloir faire pour la manutention de là leur; ils ne ſe croient pas par là en êtat de s'unir avec les puiſſances liguées, & de differente Religion, en faveur d'une Religion qui doit vouloir entreprendre la leur, & quand on leur objecte qu'ils ne doivent pas vouloir être plus Catholiques que le Pape, & l'Empereur, les deux premiers chefs de la Monarchie ſpirituelle & téporelle du monde Chrêtien. Ils répondent qu'ils ſçavent diſtinguer la foy de Rome, de la Politique de Rome; qu'ils n'ignorent pas que le Pape ne ſoit en droit d'agir pour la derniere, mais ſans prejudicier à la premiere, qu'il en-

uſe à la mode, c'eſt à luy d'en rendre compte, quand à l'Empereur qu'il à des raiſons de Politique pour favoriſer indirectement la Religion qu'il ne profeſſe pas, que c'eſt l'ordinaire des Souverains d'emploïer les maximes de la Religiõ ſelon celles de leurs interêts, & que celà ne fait rien pour les toucher, puis qu'ils ſe conſiderent comme Suiſſes, liés d'interêts à d'autres Suiſſes, inferieurs en force, & pacifiques en joüiſſance; que ces conſiderations mémes les obligent à tout ſoubçonner du ſuccés de cette guerre, & de conſerver un azile aſſuré pour ceux que la tempeſte jettra dans leur port, en ſe tenant eux méme au port à les obſerver.

Voilà ce qu'ils diſent dans deux Chambres ſeparées; mais quand ils rentrent dans la Commune, la Politique qui leur ouvre la porte leur repreſente la force, & les ſuites de leur commune alliance,

d'un air ſi vif, & d'une contenance ſi moderée qu'ils abandonnent en entrant l'idée, méme l'égard de Religion, & que chacùn perſuadé par ſon éloquence vient conclure au Parquet qu'il faut ſe maintenir enſemble, & s'aſſurer parlà de ce qu'on poſſede par preference à tout ce qu'on pourroit attendre. Le raiſonnement qui l'emporte eſt que le monde eſt le monde, & que la ſocieté civile eſtant autre choſe que la Religion, il faut ſe ſervir des droits & des ſecours du premier, pour ſe procureur l'exercice libre du ſecond, puis qu'il ne ſe verra jamais que le zéle du ſecond aït contribué à avancer le bien public du premier. Ce raiſonnement appelle au ſecour, & l'hiſtoire & l'experience, & la prudence ſur le paſſé, & la precaution ſur l'avenir, & les Suiſſes en concluent que, Religion miſe à part, ils doivent prononcer

pour toute solution, Neutralité. Mais le Declamateur de Hollande retourne à leur representer l'avantage que pouront en tirer les refugiés de Hollande, & de l'Angleterre, pour étendre où pour retablir la Religion Reformée, ils répondent ensemble que tous ces succés sont incertains pour eux, comme le confesse l'auteur de cette Declamation, & que quand tout ce qu'on se propose reüssiroit, il est encore fort douteux, & si la Religion s'en étabiroit mieux, & si elle en deviendroit plus recevable par ces voïes de sang qu'on improuve si hautement dans les autres, & c'est la premiere fois que la Theologie des Suisses à eû Audience de leur Politique sur cette matiere; la conclusion s'affermit, & aprés avoir satisfait la Theologie, ils rendent justice à la Politique.

Et pour en parler sans eux à

pouvoient-ils ſe diviſer entre eux, differentiés comme ils ſont de Religion, ſans s'attirer chez eux le trouble méme pour lequel on les invoque ? devoient-ils compromettre leur Religion, pour veiller à la Religion des autres Reformez ? chanſons : l'Empire leur promet-il là deſſus plus d'ingulgence que la France, ſi l'eſtoit en état d'obeir aveuglement à la maiſon d'Autriche ? l'Angleterre n'a-elle pas ces forces & ſes foſſés pour ſa propre deffenſe, ſans y intereſſer ceux qui ne peuvent que regarder de loin ſes ſuccés, en ne leur deputant que des ſecours qui ne feront rien pour eux, & qui apparemment n'iront pas juſques à eux ?

Mais l'on ne leur demande que les paſſages pour entrer en Bourgogne &c. ils repondent que ces paſſagee ne peuvent contribuer à aucune Religion, mais ſeulement à la Politique, & aux veuës de

ceux qui les leur demandent, & qu'ayant satisfait aux devoirs, & aux veuës de leur Religion, c'est à eux à s'opposer à celles d'une Politique qui ne les accommode pas: mais pourquoy ne les accommode-elle pas? il faut le dire ouvertement une bonne fois: c'est parce qu'ils sont milieu entre deux grandes Puissances, impuissans d'obliger l'une, sans desobliger l'autre. C'est parce qu'ils comprennent qu'il y a assez de Puissances liguées contre une, & que dans la régle qu'on vante tant de tenir la balance droite, ils ne doivent pas se mettre du côté du bassin qui penche, & qui enlévera l'autre en l'air en moins d'une année, selon les rares Propheties du Declamateur de Hollande. C'est parce qu'ils sont convaincus que tant de ligués vont arréter les Conquêtes, & les desseins de la France, & que si on luy suppose le dessein de la Monarchie univer-

ſelle, elle aura encore bien de chemin à faire par cette interruption. C'eſt parce qu'ils regardent ces pretendus deſſeins de Monarchie univerſelle, comme des Songes de Melancoliques, où des Careſſes de flatteurs, bien avertis par leurs ayeulx, que ce deſſein n'a jamais eſté qu'imaginaire, & convaincu par eux mêmes, qu'il n'eſt pas poſſible dans l'Europe Chrêtienne; il faut avoir une grande ſuite de proſperité, & un long âge pour en oſer avoir la penſée, & il faudroit avoir caution de la durée de ce bon heur, & de l'uniformité des circonſtances qui le cauſent, pour ôſer de loin méme en regarder la fin. L'état où s'eſt veu la maiſon d'Autriche, luy perſuade que l'imagination, & la realité ſeront toûjours fort ſeparées dans ce deſſein, & la decouverte actuelle qu'ils font des ſoulèvemens de l'Europe, contre la proſperité de la France, les aſſure

que tous ces phantômes ne seront jamais que des phantome, desquels il croïent le Roy de France d'autant moins susceptible, qu'il à plus instamment demandé que l on convertit la Tréve, en une Paix perpetuelle, qui luy assurât ce qu'il a, & qui fixat par là méme ses Conquêtes, & ses veües.

Il est uray que les Suisses penetrans comprennent bien que ces demarches dans l'Empire visoient a faire retomber l'Empire dans sa famille, mais comme ils ne sçauroient improuver cette ambition, il ne la regardent que comme un pretexte éloigné de troubler leur repos : on les menace que le Roi entrera par la Comté dans leur païs pour le desoler, avec dix mil chevaux en moins de huit jours.

Ils repondent que s'ils s'étoient declarés contre luy, ils en êtoient à apprehender cette irruption, & ce depit, auquel actuellement ils n'estoient pas en état de s'opposer,

mais qu'au moins si cela leur arrive, la facilité sera reciproque, s'il entre avec dix mil chevaux pour les desoler par la Comté, il ne leur sera pas plus difficile d'entrer avec trente mil hommes en Comté pour aller y mettre la Nappe, & s'y entretenir, que quand il leur aura montré le chemin, ils s'appliqueront à le suivre, & que jusques-là ils ne doivent juger que sur ce qu'ils voïent, & sur ce qu'ils conjecturent possible.

Ou leur pronostique par ce méme zéle de Religion qu'ils deviendront infailliblement le theatre de la guerre qu'ils veulent éviter, que quarente mil hommes en forceront quinze mille qui gardent les passages; ils se surprennent qu'un homme qui paroit avoir quelque érudition, ôse leur exposer une chose si peu demonstrative: est ce que quarente mille hommes ne font rien dans les troupes de l'Empire ? qu'elles gasconnades ?

eſt ce que quarente mille hommes viendront en un clin d'œil, ſans que où eux en ſçachent rien pour s'y preparer, où que la France l'ignore pour n'en pas profiter? en verité c'eſt joüer la credulité des ſimples, de croire perſuader par des demonſtrations ſi peu vray-ſemblables. Les Suiſſes ne ſçavent-il pas qu'el eſt l'ordre, l'intelligence, & la diſcipline des Milices Allemandes? combien il leur faudra de marche, de paſſage, & de temps pour venir les forcer? & qu'elles ſont les precautions qu'ils auront à prendre chez eux, auparavant que d'y mettre la Nappe à ces nouveaux hôtes? ne donneront ils pas la méme entrée à autant de François qu'ils appuïeront & de leurs guides, & de leur ſubſiſtance pour aller faire compliment à Meſſieurs de l'Empire, ſur les frontieres de la Suiſſe? & quand ils y feront aux priſes les uns avec les autres, leſquels mour-

ront de faim les premiers ? les Allemans qui commandent dans l'Empire, & qui voyent bien combien ces passages leur seroient avantageux ne se sont pas encore hazardés de les forcer; qu'ils viennent quand ils s'en aviseront ils trouveront à qui parler. La Neutralité ne les offense qu'en ce qu'elle n'avance pas leurs desseins, & comme la Politique des Suisses n'est pas de les avancer, ne sont-ils pas sages, & excellens Politiques de ne se laisser pas leurrer par un éguillon de Religion ?

Il y a plus, la Religion persecutée, vouloir méme qu'ils ne se declarassent pas, tant afin de n'estre pas odieux, & suspects à leurs voisins qu'afin de luy conserver un azile assuré, & pacifique, où elle s'entretint jusques a une plus heureuse resurrection ; ils en sont la, aussi bon Religionaires qu'excellens Politiques, bien persuadés que l'orgueil, l'avarice, la

luxure, &c. estant l'occupation de la Politique ; qui à a régler le monde, ces mémes montres que la Politique apprivoise, & avec lesquels elle doit vouloir toûjours vivre & régner, sont l'abomination de la Religion, contre lesquels elle aura toûjours à se declarer.

C'est donc le plus foible de tous les raisonnement pour soulever la Suisse, que d'y interesser la Religion ; puis que c'estoit sa difference méme de Religion qui devoit l'empêcher de se declarer & d'entrer dans aucuns interêts.

C'est justement ce qui s'apelle preferer le bien public present, au particulier éloigné, tant en matiere d'avantages à mediter, que de Religion à amplifier.

Pour bien comprendre cette troisiéme maxime d'une excellente Politique, il ne faut pas supposer une subdivision de biens en ri-

cheſſes . maiſons , honneurs, paix &c. mais les unir tous enſemble, & ne les regarder jamais qu'indiſtinctement , & d'une même veüe , au lieu que pour bien entendre le bien particulier , il faut faire tout le contraire , & ne regarder jamais confuſement le bien de l'un , dans le bien de l'autre; par cette ſeule obſervation on trouvera que ce qui fait & procure le bien public, eſt la connoiſſance exacte & entiere de ce bien, & que ce qui peut mieux procurer le particulier eſt l'indifference pour le public , pour donner toute ſon application au perſonnel , & au particulier. Celà preſupposé pour ouvrir la propoſition ; les Suiſſes en refuſant l'Alliance de l'Empire n'ont-ils pas pleinement connu la nature , & l'étenduë de leur bien publique au mepris méme des raiſons particulieres ? réglons mieux la deduction.

Le bien publique de l'Empire,

ou de l'Europe liguée contre la France, ne ser a jamais le bien public des Suisses, & c'est l'illusion avec laquelle on pretendoit les ensorceller, pour les empécher de s'observer les premiers, & pour les induire mieux à entrer dans une cause qu'on leur vouloit faire passer pour leur être commune. Il en faut donc donner la difference, & la raison, les voicy.

Bien commun ne peut être appellé tel, que par l'exacte connoissance, & la méme poursuite des besoins, des pretentions, & des veûes de tous les Etats qu'on pretend former, & convenir en ce bien commun, la seule proposition rend l'hipothese impossible; on croit par exemple que c'est le bien commun que la France soit humiliée, jusques à rendre gorge de cinq grandes Provinces; & les Suisses ne croïent pas qu'ils ayent part dans la Communauté de ce bien, duquel il ne leur peut rien revenir

revenir en propre, & pour lequel procurer ils peuvent beaucoup expoſer? l'Empire ou tout entier, ou conſideré dans les veuës ſeparées qui le font agir, ne connoîtra jamais tous les beſoins, toutes les pretentions,& toutes les veuës du bien public des Suiſſes, celà ne ſe ſçauroit contredire, que par un paſſionné; moins encore s'accommodera-il à le luy procurer indiſtinctement avec le ſien, cette ſupoſition eſt un être de raiſon, donc le bien commun de l'Europe liguée n'eſt pas le bien public, & preſent des Suiſſes, mais le bien particulier à leur égard, de tous les particuliers qui les ſollicitoient à oublier leur bien publique; cette difference & cette preciſion découvre à fond la raiſon qu'ont eû les Suiſſes de n'eſtimer pas leur bien public, la cauſe qu'on leur vante commune, & comme celuy-cy eſt à preferer au bien des particuliers qu'els qu'ils ſoient,

jugé si les Suisses ont dû s'oublier pour regaler les autres de leurs bons offices : qu'el est donc le bien public de la Suisse ? c'est incontestablement de tenir les clefs de l'Italie, de l'Allemagne, & de la France, mais de les sçavoir si bien garder qu'il n'y ait qu'elle seule qui s'en puisse servir, & qui sçache entrer, & sortir quand son interêts, & sa liberté publique luy inspireront.

Iusques là ce sera toûjours pour les Suisses contribuer à leur perte, & exposer leur tranquilité avec leur independence, toutes les fois qu'ils ouvriront la porte à celuy qui frapera pour entrer. Il n'y aura jamais d'homme experimenté dans les affaires de la Politique qui ne convienne, & qui ne puisse méme démonstrer que les Suisses ne sont puissans, & invincibles que par-là. Que conclure de-là. Si non que c'est leur bien public de ne s'en-dessaisir jamais

ſoûs quelques promeſſes qu'on puiſſe leur faire. Expoſer le preſent pour l'avenir, le certain pour le ſoupposé ? il faudroit qu'ils euſſent perdû les maximes qui les ſoutiennent depuis ſi longtemps.

Regardons la choſe d'un autre côté peuvent-ils donner entrée dans leur païs à un allié, ſans luy laiſſer voir comment on y peut entrer, & par force, & comment on en pourra ſortir, ou par ſurpriſe, ou ſans congé ? peuvent-ils favoriſer celuy-là de cette courtoiſie, ſans engager ſon rival à obſerver le temps & l'occaſion d'y entrer à ſon tour, ſoit pour aller au devant de ſes ennemis, qu'il ne diſtinguera plus des Suiſſes, ou pour les repouſſer à vive force, juſques dans la Suiſſe, & rentrât avec eux deſoler la Suiſſe ? mais on y mettra bon ordre, on ſoûtient qu'il n'eſt pas poſſible qu'il ſoit ſi bon que ne donner point d'entrée,

ne ſoit encore le meilleur pour le bien public : n'arrivera-il pas qu'une pluye, un torrent, des néges &c. arreſteront des Troupes dans la marche ? que pour n'en être pas en allarme, il faut que la Suiſſe ſoit en armes, que pour n'avoir rien à craindre, il faudra tout craindre ? que pour nourir ces hôtes, il faudra cuire deux fois, que pour s'en defaire il faudra les prier? & qu'il faut toûjours eſtre prêts à ouvrir & à fermer avec des verroux bien coulants, & bien alertes, ſur peine d'eſſuyer le chagrin, tant de celui qui veut entrer que de ceux qui doivent ſortir ? tout celà ne ſe ſçauroit ometre, & on ſe ſurprend que l'Europe liguée, & indignée contre la prudente Politique de la Suiſſe veüille ne le voir pas.

Mais il n'y auroit que quelques particuliers, ou quelques Cantons qui en ſeroient à cette obſervations ? c'eſt juſtement marquer

qu'on n'entre point du tout dans les régles de la veritable Politique d'un Etat, qu'on voudroit que les Suisses preferassent le service qu'ils rendroient aux autres Etats, aux déplaisirs qu'en recevroient une partie de leurs Etats, ce qui est pecher contre la quatriéme maxime d'une excellente Politique. Celuy qui écrit ces majestueuses idées du bien commun, ou des autres Etats, y a-il bien pensé ? la nature de l'independence Suisse, & la jalouse joüissance de leur liberté, git à être indivisiblement uni, & interessé également en tout, pour s'en faire joüir l'un par l'autre, sans aucune autre proportion; celà parle tout seul, & laisse parler en l'air tous ceux qui impreuvét la sage resolution des Suisses, connoisseurs à fond de leur veritable bien public, obligez par cette connoissance, de se regarder toûjours les premiers, & par preference à tous les autres; c'est à dire de preferer

genereuſement leur bien public preſent, à tous les biens qu'ils remarquent publiquement pourſuivis ou preſentez par les autres.

Pour donner encore quelque jour à cette ſage maxime d'une excellente Politique qui n'eſt qu'une branche ou une conſequence de la precedente ; il faut ſuppoſer que perſonne au monde ne connoit mieux la nature, le genie, les beſoins d'un Etat, que ceux qui nés dans ſes maximes, & élevés ſur ces reflexions, ſont deſtinés à gouverner cet Etat, quelque penetration qu'on aït là deſſus pour l'univerſel, & pour le general, elle eſt toujours imparfaite dans l'application de chaque Etat, & c'eſt ce qui rend aſſez inutiles pour un Politique affectionné à ſon propre Etat, ces traités de Politique, & d'interêts de Princes qu'on voit ſi ſouvent venir du côté du Nord, & ſe varier d'année en année, pour

marquer leur foibleſſe, & leur deffaut de penetration. Ils ſont propres à divertir les curieux, où à occuper les faineans, mais à former un homme d'Etat ? point du tout.

Il faut que chaque Etat forme les ſiens, les inſtruiſe à longues années de ſes interêts, & de ſon eſprit, ce qui produit tant de bons & de ſages Politiques à Veniſe dans le *Broglio*, qui eſt aux jeunes Nobles, comme l'Ecole de leur Etat, dans laquelle ils ſont obligé de ſe trouver tous les jours, & tous les jours d'apprendre quelque choſe des maximes de bien gouverner les Etats de S. Marc, & on ne croit pas qu'on puiſſe rien écrire de bien digeré de la Politique confonduë de deux Etats differents, n'y même qu'on ſoit aſſez penetrant pour écrire parfaitement juſte ſur la Politique de l'Etat qu'on canoniſe, parce qu'on confeſſe ne la connoître que ſuper-

ficiellement, & bien plus par sa conduite aux yeux de l'Europe impatiente, que par aucune familiarité de ses maximes, & de ses sages. Cela preposé comme de demonstration indisputable; il est aisé d'en inferer qu'un bon Politique n'observe le bien commun qu'en éloignement, & seulement par rapport à celuy de son Etat, se reduisant à oublier méme qu'elles seront les disgraces de tous les autres Etats, toutes les fois que cette contradiction pourra parer son Etat de quelque disgrace; celuy qui en use autrement est indigne de porter le suffrage public, méconnoit en ignorant ou en foible, ce qu'il est, & ce qu'il se doit, & peut être convaincu d'être traitre à sa patrie. Cela étant au dessus de toute objection, les Suisses pouvoient-ils donc sans se trahir eux mémes preferer à leur bien public, le vanté bien public de l'Europe liguées qu'on en juge.

Mais ils ont dûs comprendre, oũ se laisser persuader que le bien public de l'Europe estoit le leur propre, & l'indistinguer par là même dans la cause commune. Ils repondent que c'est parce qu'ils ont & bien decouvert, & bien compris, que le bien commun des autres ne pouvoit pour le present, & pour l'avenir, que procurer leur desolation particuliere. Ne regardons plus ce qui en seroit arrivé par le dedans de la Suisse, observons le par le dehors: si la France entreprise par toute l'Europe vient à y resister comme elle se le promet, & comme elle s'y prepare, n'est-il pas uray qu'elle ne peut s'en rendre plus puissante, mais seulement plus renommée? qui en doute, s'il pése ce que coute la guerre? on ne resiste pas à tant de forces, sans y opposer des forces, & sans essnyer des pertes d'hommes & d'argent au moins: conquerir sur tant d'ennemis? est une

chimére qui ne l'ébloüira pas, elle est trop entenduë dans sa Politique, & sçait trop bien prendre son temps, & mesurer les avantages pour en avoir envie, elle laissera assurement ses projets pour une autre saison, se contentant d'estre toûjours elle méme, à la veüe & en depit de tant d'ennemis, qui a-il à objecter là contre qui ait du bon sens? par un homme qui sçache le monde? qui connoisse le genie de l'Empire, & de son gouvernement? ce n'est pas du Cabinet qu'il en faut parler, c'est du milieu de la Hongrie qu'il faut s'en être instruit auparavant que de parler. Que peut-il arriver de là? que la France debarassée de ses ennemis restera sur ses pieds? & la Suisse aussi:la Frãce fatiguée, & la Suisse fraiche,la France épuisée,& la Suisse remplie, la France en pouvoir d'aller visiter la Suisse par la Comté? & les Suisses en pouvoir d'aller faire à leur tour

une irruption dans la France par la Comté.

Il y à plus, ſi la France auparavant ce grand choc, puiſſante d'hommes & d'argen, & ſans ennemis découverts qui la menaçaſſent, n'a pas entrepris de troubler la liberté des Suiſſes, ſera-elle en état au retour d'une ſi violente criſe, d'oſer ſur eux plus qu'elle n'a osé par le paſſé? & ſi elle le tente, les Suiſſes ne ſont-ils pas ſur leurs pieds? Souverains à deliberer de nouveau?en Armes quand ils voudront, frais & payés de la monnoïe du coing de France?c'eſt vouloir donner pour raiſon une imagination, & une maniere de crainte, que les Etats Souverains ne doivent jamais reſpecter. Mais dans la ſuite, la France ſe remetra, & retombera de tout ſon poids ſur les Suiſſes?eſt-il poſſible que les autres Etats ne ſe remiſſent pas auſſi? & que leur jalouſie devint oiſive en avoient forcer par la

la nature de nôtre païs s'accordent ensemble là-dessus &c. Si c'est le dernier : nous éprouverons ce que nous pouvons chez nous ; & ce qu'y peuvent des étrãgers qui s'y trouvent contre nôtre gré, c'est de quoy nous ne devons n'y instruire, n'y prevenir personne. Que si la France vient à succomber aux efforts de tant de puissances, comme elles se l'imaginent si officieusement, quoy qu'elles n'ayent pas eû le secour, & l'entrée de la Suisse ? on vous demande s'il n'a pas esté de la Politique, & de la penetration de ces Etats Souverains, d'observer & de prevoir cét évenement ; d'avoir en main la fameuse balance, & par la maxime de la plus frayée Politique d'empécher nn Etat de devenir si puissant qu'il luy fasse peur, & qu'il puisse l'inquieter. La France supplantée, écornée de la Bourgogne, de la Loraine, de l'Alsace &c. Et tout cela repassé chez

traire. Chacun ne prevoit-il pas assez avec qu'elles hauteurs l'Autriche devenuë redoutable, demanderoit la restitution de ces pretensions, tant pour s'en accommoder que pour n'estre plus obligée de frapper à la porte pour entrer dans la Suisse, & soûmettre leur liberté ? on croit méme par la demangeaison qu'elle en à, & par l'occasion qu'elle en auroit, la France alterée, & hors d'état, méme de volonté de secourir les Suisses, qu'elle regarderoit comme ses ennemis, qu'elle seroit en état d'en vouloir decider la cause dans les Montagnes qui la produisent. Quoi la France n'a-elle pas assez d'ennemis de toute l'Europe? l'ouverture de la Suisse avanceroit sa perte: & c'est justement parcela méme qu'en bons Politiques, ils doivent la refuser, crainte de rester eux mémes engagez dans sa perte: quand toute l'Allemegne fondra en France, & par la Loraine, & par la

Comté, la Suisse obligée d'estre en armes pour les observer, & pour s'observer elle méme, si elle ne veut se fier à la bonne foy des Souverain, laquelle est encore moins assurée de plusieurs que d'un seul, ne souffrira-elle pas à peu prés les mémes convulsions que la France, pour empécher V. G. dix mil hommes déja passez en Comté, de repasser en Suisse sans son congé; pour les observer dans leur marche, pour être à l'autre bout les regarder sortir, ou en entrer d'autres, ou les en empêcher, qui ne voit ce qu'aura à essuyer la Suisse? combié de millice elle aura à entretenir si elle veut s'entretenir maitresse,&ne se compromettre pas à ce dequoy on la menace pour l'avenir?

En verité ces idées qu'on luy presente de loin, sont éloignées, & ces reflexions qu'elles voit de ses yeux sont presentes, l'ont dû toucher, & quoy qu'en dise

le declamateur empoulé d'Hollande, ils ont dû meprifer fon éloquence, & fon inftruction, pour s'apliquer uniquement à ce qui leur convient le mieux, c'eft la cinquiéme maxime d'une bonne Politique.

Que les Suiffes n'ayent pas entreveu tous ces engagemens dans la decadence meditée de la France, qu'ils n'ayent pas decouvert le fin & le faux de ces idées qu'on leur prefentoit d'interêts propres, & particuliers? en verité c'eft les fuppofer tout autres qu'ils ne font, & les connoître moins bien qu'il, ne fe connoiffent eux-mêmes. Retirer de la France leurs Soldats feroit avancer la perte de la France, & la Politique Suiffe ne doit pas vouloir la perte de la France, voila la pierre d'achopement de tous les raifonnemens qu'on fait contre leur conduite ; je veux que leur prudence leur perfuade l'humiliation de la France ; il eft de leur fa-

gesse de profiter des occurrences qui y contribuent comme on dit que l'Empereur & le Pape se servent du pretexte d'une Religion contraire à la leur pour accommoder leurs affaires;les Suisses voïent ce qui se passe, c'est à eux, & de s'en gouverner, & d'en profiter, sans qu'il soit de leur prudence, & de leurs interêts de s'en declarer. Si la France est supplantée, ils auront âgi en bons Politiques? si elle se soutient ils n'auront pas outré leur Politique, de quelque maniére qu'on le considere, ils ont fait ce qu'ils devoient faire, & la neutralité seule dans une occasion si glissante, pouvoit justifier leur sagesse, & assurer leur independence. Toutes les assurances humaines, toutes les conjectures affligeantes,tous les raisonnemens de proportion où d'exemples sont foibles & faillibles pour eux en comparaison de la porte fermée,& de la clef à leur poche; s'ils ve-

noient à s'en dementir, & à s'en oublier, & que le ſuccés repondit aux prejugés, la France empechée d'elle méme, ou déja abatuë comme on le ſupoſe méme la premiere année, ce qui fait rire, à qui auroient-ils recours ? à leur repentir, on n'y voit point d'autre reſource, & c'eſt juſtement & uniquement ce qui doit faire peur à des Etats Souverains, & auſſi bons Politiques chez eux, que le ſont les Suiſſes.

C'eſt, Lecteur, cette profonde découverte quelque palliée, quelque traveſtie qu'on l'aït renduë à l'Europe qui leur à laiſſé voir leur interêt public opposé à ce pretendu interêt public, lequel ne s'accommodera jamais avec le leur, qui s'accommoderoit parfaitement bien du leur, & qui ayant eû le courage de s'oppoſer aux vœux de toute l'Europe, méme aux mouvemens d'une Religion maltraitée, les à érigé en abſolus,

& en maîtres de leurs Etats; declarant tout haut, & tout d'une voix qu'ils avoient aſſés de nés pour flairer ce qu'on ne vouloit pas qu'ils flairaſſent, & aſſez de fermeté pour faire publiquement, & unanimement ce qu'on ne vouloit pas qu'ils fiſſent.

Cette éclatante declaration d'embraſſer la neutralité, de la denoncer à l'Empereur, & à l'Empire avec un temps pour la ratifier, & de ſe proteſter en état de la ſoutenir avec cent mil hommes armez contre qui que ce ſoit, qui la voulut entreprendre; les à fait parétre à toute la terre ce qu'ils ſont en effet, independens & Politiques, fidels à leur patrie, intelligens dans les beſoins, penetrants dans les interêts des autres, precis à les diſtinguer des leurs, profonds à decouvrir, & hardis à mepriſer toutes les palliations, toutes les defaites, avec leſquelles on pretendoit les ſeduire, & auſſi reſolus

à soutenir que vigoureux, & que clairvoyans à deliberer.

On doit regarder cette protestation devenuë publique, comme le resultat d'une discussion éclairée, sage, prudente precautionnée, entenduë, & absoluë. Eclairée, sur les choses : sage, dans les personnes : prudente dans les objections : precautionnée, dans les evenemens : entenduë, dans les moïens : & absoluë, dans la manutention de la cause, & de la liberté publique.

On voit des Politiques qui blaisent, & qui n'osent se declarer tout à fait ; qui vivent dans un certain menagement qui montre leur foiblesse, & qui decouvre tant leur peu de resolution, que leur peu de courage, on accuse Venise de ce deffaut, & plusieurs personnes l'en convincroient bien, elle le rejette sur la nature de sa situation, & des voisins qu'elle a à menager,

on croit qu'elle a raison dans la Politique de son Etat. Mais la Republique des Suisses est aussi sincére à s'expliquer, qu'elle s'est sentie assurée à le devoir faire, & qu'elle se sent hardie à le soutenir. Elle sçait bien qu'elle nourit des Soldats, & des Sujets affectionnés à leur liberté ; on ne peut la soubçonner d'ignorer les interêts, & les veuës des autres Couronnes, chez lesquelles on luy entretient des pensionnaires honorifiques, sans qu'il luy en coute autre chose que de les envoyer, & de les rappeller quand bon luy semble, elle connoit mieux que l'Angleterre, & la Hollande, tout ce qu'on pourra entreprendre contre elle, & comme elle pourra s'y opposer ; elle prevoit tout ce qui pourra en arriver, & qu'elle posture elle aura à tenir quand il sera prêt d'arriver, & tant avec une penetration si digerée qu'une declaration si

éclatante, elle fait voir à l'Europe qu'elle meritoit de tenir le milieu de l'Europe, d'estre caressée de l'Europe, d'empécher elle seule la Monarchie universelle & imaginaire de l'Europe, & de ne craindre qui que ce soit dans l'Europe.

Cette Neutralité qui a fait le cẽtre & le point de veuë de toute la Politique des Cantons Suisses assemblez à Baden pour en deliberer, & qui est devenüe le terme de l'attente de l'Europe, a donc rassemblée toutes les maximes d'une Politique tres-excellente, (Voila ma conclusion formée, ma These justifiée, ma Parole degagée) & ceux qui en jugent sans passion, sans païs, sans rapport, avec un esprit solide & connoisseur du monde, conviennent, que comme jamais la cõjoncture n'a été si éclattante & si universelle, jamais aussi les Suisses n'ont mieux montré ce qu'ils sont, ce qu'ils osent, & ce qu'ils peuvent que par cette declaration.

Il est tems de venir & de repondre pour eux à toutes les objections qu'on leur fait, ce qui n'est pas si difficile qu'on se l'imagine d'abord, & que le voudroit persuader une expression hardie & passionnée qui a bien plus de feu que de justesse & que de profondeur.

On veut que ce ne soit pas la Politique qui ait prevalüe dans leur assemblée mais les Loüis de France qui ont gagnez la plus grande partie; à la voix & au nombre desquels les autres se sont laissez entrainer contre leurs inclinations & contre leurs lumiere. On repond que cette conjecture est foible & que ne s'agissant que de la fin il est sur le tard de r'appeller les moyens qui ne sont plus à observér dés qu'ils ont joint la fin; & que la fin & les moyens ne se confondent pas & ne seront jamais une même chose. Ie veux que le Roy de Fran-

ce prevoiant le mal que l'alliance des Suisses avec l'Empire pouvoit apporter dans ses Etats se soit interessé par toute sorte de moyens d'inspirer la Neutralité à cette Nation, ne l'à-il pas dû ? & s'il ne luy falloit que de l'argent pour en venir à bout, n'a il pas dû en donner ? qui en doute ? ses rivaux ne pouvoient-ils pas en donner de leur part & faire pour l'empecher ce qu'il a fait pour la procurer ? qui l'oseroit contester ? disons quelque chose de plus solide & de mieux digeré, y a-il quelque homme de bon sens qui ne s'apperçoive pas qui les habiles Ministres de France employez en Suisse ont eu soin de devoiler à la Suisse ses veritables interéts dans cette Neutralité qu'ils demandoient de sa resolution, & la ruine infaillible de son independence & de sa cause commune dans cette alliance que l'Empire luy demandoit contre la France ? est-ce que dans une assemblée d'Etats

également puiſſans & differemment affectés ſoit de Religion ſoit de jalouſie ſoit d'interêt, on n'oppoſe pas raiſons à raiſons, demonſtrations à demonſtrations ? que ceux qui les donnent ſoient payez où non pour les donner où pour les avancer ? où elles ne contribuent pas à la cauſe commune, ou elles y contribuent, ſi c'eſt le premier, chacun ne le voit-il pas ? & n'a il pas la liberté de s'y oppoſer de quelque endroit qu'elles viennent? ſi c'eſt le ſecond ; n'y à-il pas de l'induſtrie & de la bonne fortune à faire mettre à prix une declaration qu'on devroit au bien de ſa patrie, & de rencontrer le moyen de faire ſes affaires domeſtiques, en faiſant d'office celles du public? il n'y a donc rien dans cette objection qui ne ſente l'eſprit étroit & paſſionné : ne ſçait-on pas que la politique met tout en uſage pour arriver à ſes fins ? (en peut-on douter aprés qu'on voit ce que fait

Rome ?) & que n'êtant que pour le regne temporel , elle employe sagemant tout le temporel pour regner ? ne sçait-on pas que sa sagesse & son instruction luy coute, & de devant , pour se bien proportionner , sçavoir ce qui se peut deliberer chez ses voisins , elle ne doit pas vouloir l'apprendre pour rien , & n'y doit rien du tout épargner ? si ces maximes sont de tous les temps & d'une politique bien entenduë , qui ose les improuver sans se décrier luy-même ? c'est aux Etats ou à le prevenir ou à profiter de ces seductions authorisées , & c'est aux particulier à s'en accommoder , qui en doute. Il est constant que ce que nous devrions faire de nous mémes , ne nous est pas moins utile quand nous recevons quelque recompense pour le faire ; la probité personnelle ne tend qu'à ne prejudicier pas à son devoir & à sa patrie pour procurer son propre interêt.

Mais il n'y a point de pensionnaires en France ; sujets , où Ministres qui servent les étrangers , & qu'en sçavez vous ? & qui à pû vous en dire des nouvelles sures ? il y en peut avoir , & les Etats étrangers doivent s'étudier à y en avoir. J'avoüe que le Gouvernement de France étant Monarchique , un seul Souverain ; & tous les autres sujets ; ce seroit trahir son Prince de recevoir contre son gré & à son insceu pension d'un étranger : mais il ne s'ensuivroit pas encore que cette trahison tournât au desavantage du bien public; ce qui fait toute la question ; avec la difference de la Suisse ; où chacun est libre & maître de soy-même , à la France où chacun depend d'un même maître ; Si donc le Roy fait des pensions en Suisse , si des particuliers les acceptent , on soûtient que l'un & l'autre fait bien; le bien public en souffre-t-il ? voila la question , non, comme on

le vient de montrer ; donc tout conſpire au bien public & c'eſt le fin & la force de l'excellente Politique des Suiſſes.

On n'accorde pas neantmoins par-là qu'il ſe trouve en Suiſſe des Magiſtrats qui ſe vendent à la France (c'eſt le langage de l'Allemagne en feu) on les connoit trop honnêtes gens, & on le voit trop zelés pour leur liberté, pour les ſuppoſer capables de s'aſſervir à des indignités qui ne reſſentent pas la Magiſtrature ; & la fierté de gens qui ſe picquent d'avoir pour tributaire un auſſi puiſſant Monarque; que Loüis le Grand. Mais quand cela ſeroit auſſi vray qu'il eſt chanté haut, on ſoûtient toûjours que cela n'a en rien intereſſé la ſageſſe & l'excellence Politique de l'aſſemblée des Suiſſes pour la declaration de leur Neutralité. Il faut donc ſur les principes qu'on vient d'établir cy-deſſus me prouver, non pas que le Roy ait des Penſionnai-

res en Suiſſe, ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit; mais que ces Penſionnaires ou par eux, ou par leur poids, ou par leur nombre ayent fait ombre à la veritable Politique que devoient garder les Suiſſes, & c'eſt-ce qu'on defie toûjours de juſtifier.

On expoſe aux Suiſſes que l'Allemagne ou victorieuſe les entreprendra, ou depitée les forcera contre leur propre reſolution; on entend aſſés ce que cela veut dire, & on l'a veu écrit tant de fois & de tant de manieres qu'on croiroit fort inutil icy de l'expliquer, le papier ſera mieux employé à y répondre.

Si l'Allemagne eſt victorieuſe, la Suiſſe en ne s'alliant pas avec elle a pratiqué une excellente Politique. Voicy comme elle raiſonne. Toute Politique ne veut pas qu'un Etat qui ſe ſuffit, & qui peut ſe ſoutenir par luy méme, s'intereſſe à detruire un de ſes voi-

fins, pour agrandir l'autre, tandis que les forces de tous les deux se feront équilibres, il aura moins à s'en defier, & à s'en deffendre; au lieu que quand il à laissé passer toutes les forces d'un côté, il est en danger de ne pouvoir plus s'y opposer sans s'inquieter, importuné encore du mal'heureux qui demande ce qu'on ne peut luy donner, & duquel dans le pressant besoin, on ne peut rien esperer; ores la Suisse est un Etat qui se suffit; & qui se soutient par luy même, chacun le sçait: donc elle ne doit pas s'interesser à detruire un de ses voisins, pour agrandir l'autre, si elle ne veut se commetre à n'être plus milieu, mais liziere des Conquêtes, tant du victorieux, que du malheureux, également importunée de l'un & de l'autre. Si donc l'Allemagne aura pû se rendre victorieuse sur la France, sans l'entrée & sans le secour de la Suisse, c'est une marque évidente

que la Suisse a esté excellemment sage dans sa Politique, de luy avoir refusé cette entrée, & ce secour, lequel ayant hâté les Conquêtes de l'une, & la defaite de l'autre auroit encore reservé au victorieux, & du cœur, & des forces pour attaquer celuy qui pouroit une autre fois luy faire une nouvelle resistance, & l'engager à une seconde priere ; au lieu qu'ayant à supplanter son rival par le temps, & par ses propres forces, il luy faut plus de temps pour y atteindre, essuyer plus de pertes, &c. Et consequemment avoir moins de l'un & de l'autre, contre un second rival : cela n'est-il pas plus clair que le jour ? & y a-il quelqu'un qui ne le voïe pas ?

Si l'Allemagne ne pouvant venir à bout de ses desseins, se depite contre la Suisse ; & entreprend de la forcer contre sa resistance, & nonobstant sa declaration : la Suis-

ſe ſera plus cōvaincuë que jamais, que ſa Politique à eſté excellente, ſage, & entenduë, voicy comme elle raiſonne ; j'eſtois donc larbitre du ſort de deux Couronnes; puis que l'une ne ſçauroit mordre l'autre au ſang ſans l'uſage de mes dents : cela m'aprend que celle qui me demandoit ma declaration en ſa faveur, & qui vouloit que je m'alliaſſe à elle, me ſacrifioit à ſes interêts, & ne ſongeoit pas même aux miens ; cela m'aprend que ſi celuy qui ne m'a demandé que m'a Neutralité ſongeoit à ſes interêts, au moins n'intereſſoit-il pas les miens : celà m'aprend que je ſuis la barriere des entrepriſes de l'un & de l'autre, & les veuës que j'ay à prendre pour en tirer ma gloire, & mes avantages. Celà m'aprend que la Couronne qui entreprend de me forcer êtoit deliberée de me ſacrifier, puis qu'elle me mepriſe, & qu'elle ne me croit pas en êtat de luy reſiſter,

cela m'aprend ce que j'aurois eû à éssuyer, si m''étant laissé leurrer j'eusse ouvert la porte à mon ennemi couvert ; cela me fait comprendre qu'il ne se travestissoit que pour me surprendre, que pour entrér chez moy avec moins de resistance, & pour y demeurer aprés avec plus de hauteur, & d'insolence Cela m'enseigne le genie, & la coutume de ces Hôtes qui vivent par tout en discretion, qui font le maître du logis assez heureux, quand ils veulent bien ne le depoüiller pas, & le laisser manger ses poulles avec eux, & la discretion manquant à ceux qui les gouvernent, qu'elle discretion pourrois-je me promettre de ceux qui sont gouvernez? cela m'aprend enfin que j'ay esté saget de me conserver une resource pour m'en servir, & d'avoir obligé la France disciplinée, & en armes à me venir soutenir dans une resolution dont-elle profite, pour laqu'el-

le feule je me varrois attaquée. Y a-il là quel chofe qui ne foit pas évident, & qu'on puiffe contefter ?

Mais la France fe foutenant deviendra orgueilleufe, & entreprendra la Suiffe à fon tour, la devorant au moins la derniere &c. La Suiffe repond en riant, ce qu'a repondu le Duc de Savoye à l'Empereur, & au Pape, fur une pareille imagination; que fi la fatalité eft fi inevitable de perir qu'on n'y puiffe efperer de remede, il y a au moins quelque confolation, & quelques mefures à prendre avec le temps, en voyant perir les autres les premiers, & d'eftre moralement affurez de perir le dernier. Mais quand elle reprend fon ferieux, elle repond que quand cela arrivera, elle aura à fe conjoüir plus que jamais de fa Politique prefente, voicy comme elle raifonne. J'ay oté tous les pretextes au Roy de France de m'en-

treprendre, & de m'aborder, j'ay interêt de me conserver dans son amitié, son païs est abondant d'homme, de vivres, & d'argent, je profite de l'un & de l'autre, sans risquer mon independence, & ma liberté; j'auray à improuver pour la premiere fois sa mauvaise foy, & sa parole donnée, & (dés que je me voudray tourner de l'autre côté) à contrebalancer son bon-heur en changeant de resolution, & de parti, ce que la Politique luy fera toûjours entrevoir, & apprehender.

Mais vous ne trouverez personne qui s'allie avec vous pour vous deffendre aprés avoir refusé de vous allier avec les autres pour les ayder? on repond qu'ils ne s'allieront pas avec la Suisse pour la deffendre, mais pour se deffendre eux mêmes, leurs propres interêts les tourneront de mon côté par force, au lieu qu'en l'état ou je suis les miens m'éloignent des leurs.

par neceſſité ; ne ſçais-on pas ce que la Hollande avoit fait à l'Empereur en le laiſſant dans une guerris qu'il avoit entrepris pour elle,& traitant la Paix ſans luy ; & ne voit-on pas nonobſtant celà l'Empereur tout appaisé , qui ſe rejoint encore à la Hollande , contre la France , parce qu'il pretend que l'interêt de l'Empire le demande , la Hollande croïoit en finiſſant la derniere guerre que ſon interêt vouloit la Paix , qu'elle receût ſans en avertir l'Empereur ; ce qui juſtifie le principe établi plus haut que chaque état doit ſe regarder le premier , & par preference a tous les autres , s'il veut pratiquer une excellente Politique.

Hunninguen, (c'eſt la Suiſſe qui continuë de repondre) eſt plûtôt une precaution pour le Roy de France , qu'une entrepriſe contre nous ; la France a bien compris il y a long-tem ps que je pouvois me

declarer contre elle , elle s'en est precautionnée selon les veuës de sa Politique à bien s'affermir dans ce qu'elle possede ; cette place est hors de mon sein , plus elle m'est voisine plus je sçais ce qui s'y passe , & on n'en peut vouloir sortir sans que je le sçache , & sans que je m'y interesse ? il a pû faire déja ce que vous menacés qu'il fera , & il ne la pas fait pendant que toute la Chrêtienté , estoit occupée en Hongrie , & qu'il paroissoit inutil avec de puissantes armées ; pourquoy voulés vous que je m'allarme avant le temps ? il confie à mes sujets ce qu'il a de plus cher , & de plus pretieux , sa personne , sa famille, sa maison , ses Forteresses , il se sert de mes Soldats , qu'il sçait bien ne devoir plus retenir s'il se declaroit contre moy ; donc ces illusions ne sont que des imaginations. A tout prendre au pire ; j'ay le loisir de le voir venir , il sera au moins fatigué , & je seray fraiche,

nous verrons qui sautera le mieux quand nous serons sur le bord du fossé, jusques-là je trouve tous mes avantages dans ce que j'ay fait, & je n'en decouvre aucuns dans ce que j'ay refusé de faire, donc je l'ay dû faire, & je le ferois encore si j'avois à en deliberer de nouveau.

Mais la Hollande & l'Angleterre reformée, le Brandebourg &c. les Refugiés voudrôt mal à la Suisse, de n'avoir pas contribué à l'avancement de leurs desseins. On repond que pour la cause de la Religion méme, elle ne l'a pas dû, quoy qu'il n'y ait point de lieu au monde, ou la Religion Reformée soit si zelée, & si exemplaire qu'en Suisse. Voicy comme la Suisse raisonne; les pretextes de Religion ne seront jamais les avantages de la Politique; elle se sont trop contraires, & dans les moyens, & dans la fin; c'est à Dieu à faire valoir la Religion qu'il connoit luy mé-

me être de luy (c'est l'exemple même des Chrêtiens reduits en tres petit nombre, par la persecution éclatante des Arriens, lesquels Chrêtiens n'ayant point employé de moïens humains, & violents pour se relever, n'ont pas laissé avec le temps de supplanter, & d'ensevelir même les Arriens,) & ce ne sera jamais aux hommes qu'a bien vivre dans cette Religion, & à assurer leur predestination, & la grace de leur élection par leurs bonnes œuvres. Mais comme nous sommes hommes auparavant que d'estre Chrêtiens, selon la remarque de Tertullien, & de la Societé ou dans la Societé, auparavant que d'estre soûs la loy de l'Evangile ; il est juste que nous nous conservions comme nous sommes, & que no9 ne nous exposions pas à n'être plus par un faux zéle d'être mieux. Dieu ne nous a jamais obligé à nous procurer du mal, mais à le souffrir quand il

permet qu'il nous arrive ; il ne nous commande méme pas d'empécher abſolument qu'il n'arrive à nos Freres (puis que celà nous eſt impoſſible) mais de leur compatir, & de les aider quand le malheur d'en avoir beſoin leur arrive, de les recevoir chez nous, quand ils n'ont point de chez eux, de leur faire trouver de la Paix, & du Pain, ou dans les entrailles de nôtre miſericorde, ou dans la ſageſſe de nôtre conduite. L'état a ſes loix, & la Religion les ſiennes; chaque Etat à méme ſes loix particulieres, conformes à ce qu'il eſt, & à ce qu'il ſe doit : troubler la Paix de mes ſujets, peut être méme riſquer leur intelligence, & leur Religion, pour m'intereſſer à la Paix des autres, & me partialiſer ſur une Religion que chacun chez moy profeſſe à ſa mode, & ſelon la liberté que je luy en donne ? comme il n'y a point d'évidence de meilleur ſuccés, il n'y

doit point avoir pour moy d'engagement qui m'y porte. La Hollande est loin de moy, l'Angleterte encore d'avantage, l'interêt que je pourrois y prendre prefereroit leur repos au mien, ma Religion d'Etat me le deffend, & la voix publique y contredit, que faire là dessus que ce que j'ay fait? l'Angleterre, & la Hollande, ne manquent ni d'hommes, n'y d'argent, n'y de vivres, n'y de conseil, je ne puis leur fournir n'y l'un n'y l'autre sans m'inquieter; & quand j'aurois ouvert une porte à l'Empire, je ne m'aperçois pas que la Religion soit seure d'en profiter, comme je suis assurée d'y tout risquer; ne sçais je pas qu'els sont les principaux Princes de l'Empire, qu'elle est leur jalousie d'Etat, & de Religion; qui sçait auquel d'eux tous j'aurois à faire tête en cas d'invasion, ou à estre sacrifiée en matiere de Religion? est ce que s'ils entroient en

France par quelque Conquête, ils l'abandonneroient, ou aux veuës des reformez, ou aux veuës de l'Angleterre, & de la Hollande? chanſons! ne ſçais-je pas bien ce que c'eſt que de regner, & de conquerir? ne prevoye je pas bien que ce qu'ils acquereront ſera pour eux en propre,& comme une entrée à ce qu'ils pretendront conquerir ſans que l'interêt de la Religion y aït aucune part? n'ay je pas à me perſuader par mon experience, que comme la Religion eſt libre d'elle méme, quelque illuſion qu'on invente contre cette verité, il eſt devenu encore libre à chaque Souverain d'engager ſes ſujets à profeſſer ſa Religion? & qu'ainſi la confuſion qui commence à regner de l'autre bord de la Mer pour la Religion pouroit bien paſſer dans tous mes Etats? ne vois pas bien que quand je ſerois entrepriſe, l'Angleterre ne ſçauroit venir à moy, comme je ne ſçaurois aller à elle? & s'il y

a de l'imprudence à tenter l'impossible, il n'y a que de la sagesse à se régler soy méme sur ce qu'on est, & sur ce qu'on peut ; sans se découvrir inutilement sur ce qu'on voudroit. Encore une fois il s'agit malgré qu'on en aït d'Etat à conserver, & non pas de Religion à établir, le dernier est plus divin que le premier, je l'avoüe, c'est pourquoy je le refere à Dieu, & je luy adresse de ferventes Prieres pour l'y engager ; mais comme il n'est pas de ma Sphere, le premier devient uniquement mon partage; je ne condamne pas la Politique des autres Etats, qui suivent leurs interêts en agissant differemment: ie le suppose ; mais n'ayant qu'à me conserver independente, libre, pacifique &c. & au dessus de toute revolution, ie ne vois point de moïen plus assuré que celuy que i'ay prise ; donc ie l'ay dû prendre.

Mais l'alliance eu delivrée la

Suiſſes de ces frayeurs que luy a donné la France,d'attaquer Genéve, d'entrer chez elle par Huminguen &c. On luy eut donné en Comté un voiſin, duquelle elle n'auroit rien eû à apprehender, & ainſi on l'auroit affermie de ce côté-là, tant par l'introduction des Refugiés, que par l'aſſurance de ce nouveau Conquerant. On repond que la Suiſſe à encore à precôniſer par là plus que par tout ailleurs, l'excellence de la Politique; voicy comme elle raiſonne; i'ay eſté capable d'empécher la France d'entreprendre ſur Genéve dans le tés qu'elle le pouvoit ſi abſolument; ſuis ie diminuée de force, & de bonne volonté pour courir à cette Frontiere quand elle ſera attaquée? eſt ce que le païs de Gez qu'on me deſtine ne ſeroit pas une Frontiére qu'il faudroit deffendre auſſi bien que Genéve au cas qu'on l'attaquat? quel raiſonnemens? i'en dis autant de Ba-

a de l'imprudence à tenter l'impossible, il n'y a que de la sagesse à se régler soy méme sur ce qu'on est, & sur ce qu'on peut; sans se découvrir inutilement sur ce qu'on voudroit. Encore une fois il s'agit malgré qu'on en aït d'Etat à conserver, & non pas de Religion à établir, le dernier est plus divin que le premier, je l'avouë, c'est pourquoy je le refere à Dieu, & je luy adresse de ferventes Prieres pour l'y engager; mais comme il n'est pas de ma Sphere, le premier devient uniquement mon partage; je ne condamne pas la Politique des autres Etats, qui suivent leurs interêts en agissant differemment: ie le suppose; mais n'ayant qu'à me conserver independente, libre, pacifique &c. & au dessus de toute revolution, ie ne vois point de moïen plus assuré que celuy que i'ay prise; donc ie l'ay dû prendre.

Mais l'alliance eu delivrée la

Suiſſes de ces frayeurs que luy a donné la France, d'attaquer Genéve, d'entrer chez elle par Huninguen &c. On luy eut donné en Comté un voiſin, duquelle elle n'auroit rien eû à apprehender, & ainſi on l'auroit affermie de ce côté-là; tant par l'introduction des Refugiés, que par l'aſſurance de ce nouveau Conquerant. On repond que la Suiſſe à encore à preconiſer par là plus que par tout ailleurs, l'excellence de la Politique; voicy comme elle raiſonne; ſi j'ay eſté capable d'empécher la France d'entreprendre ſur Genéve dans le tés qu'elle le pouvoit ſi abſolument; ſuis je diminuée de force, & de bonne volonté pour courir à cette Frontiere quand elle ſera attaquée? eſt ce que le païs de Gez qu'on me deſtine ne ſeroit pas une Frontiére qu'il faudroit deffendre auſſi bien que Genéve en cas qu'on l'attaquat? quel raiſonnemens? j'en dis autant de Ba-

le attaquée, ne faut-il pas que il y coure quand on auroit demoli Hunninguen, & qu'on m'auroit mis mes Frontiéres aux portes de Brisac ? plus i'auray de païs hors de mon enceinte plus i'auray d'inquietude, & moins d'assurance de ma liberté, & de mon independence à conserver ; ces prejugez sont bons pour des Etats qui ont à conquerir, & à passer, mais le mien est permanent, & il ne doit par là méme que vouloir le maintenir sans rien innover, dont ce qui à fait sa felicité depuis tant de siecles : je repond de plus que tous ceux qui meditent la distribution des Conquêtes ne les tiennent pas ; André Doria aprés le Sac de Chioggia, de Garde, & de Cahurlé, avoit déja donné le Gouvernement de Venise à un des Chefs de l'Armée Genoise, à laquelle il presidoit, disposé de toutes les Charges, tant de l'Arsenal, que de la Magistrature, il étoit à

la veuë de Malamoco , c'est à dire aux portes de Venise, les Senateurs luy venoient au devant offrir la Carte blanche , & l'entrée de leur Ville , avec bon Cartier ; cependant un revers de fortune vint luy rire au nés , à la veille de combler une prosperité si voisine , & si visible , & pas un d'eux n'entra dans Venise ; au lieu de cela , il fallu retourner en fuyant , & perdre la moitié de sa Flote auparavant que de pouvoir atraper Ottrante pour se reconnoître. Que peut-on m'objecter si je me sers de cet exemple pour me deffier , & du succés , & de l'acquit de ces magnifiques promesses ? supposons que les Alliez retireront la Comté des mains de la France , & remettent , comme on sçait bien qu'il est resolu à Vienne , & à Madrid , soûs la possession du Duc de Baviere , me voila en veüe d'un jeune conquerant, aussi entreprenant qu'il sera heureux. Comme il ne tardera guéres

de t'allumer la partie avec la France, ou la France avec luy, me voila obligée de me declarer son ennemie, & de le voir de depit entrer avec dix mille Chevaux ravager tout mon païs en huit jours, sans avoir a qui m'adresser pour me secourir, si je veux être Neutre à mon ordinaire, & selon les régles de ma Politique; par où passeront ses Troupes, pour aller de Franche-Comté en Baviere, & de Baviere en Franche-Comté? mon trouble n'est-il pas attaché au sien inseparablement? luy auray je donné passage une fois, & luy refujeray-je l'autre; si ie m'accommode avec luy; le Roy de France ne cherchera pas les entrée de Bale, de Genéve, &c. pour s'en vanger? mais on luy ôtera toutes les avenües, ie répond qu'on ne sçauroit les donner la personne qui n'aït à attendu de la France les mêmes Commissions, & moy par consequent une égale
émotion

émotion, ſans reſour, & ſans ſecour, & ſans eſperance que de voir un ennemi de la France pourſuivi, ſe retirer juſques chez moy en faiſant tête, & donner à la Nation un moïen d'y pourſuivre, & de ſe vanger de moy: y a-il apparence qu'en Loraine, en Flandres, en Comté, païs idolatre de Rome, & ſuperſtitieux juſques à l'infatuation, il y aït quelque ſoulagement à eſperer pour le retabliſſement des Refugiez? point du tout! ſi je les y avois introduit par ma mediation, je ſerois embaraſſée de les maintenir bien plus que je ne le ſuis de les avoir dans mes Etats; ainſi toutes les objections tombent d'elles mêmes, dés qu'on veut les oppoſer à quelque choſe de plus ſolide que des apparences.

Ie n'ay beſoin que de moy même, je me ſuffit, & pour la Religion, & pour la Politique, c'eſt là le plus glorieux fruit des plus

heureuses guéres, ie le possede, pourquoy me commettre à le perdre, incertain si je pourray le conserver, & assuré que je ne puis en meliorer, ni la condition, ni la nature, par quelque bonne fortune méme dont on me mette en possession. Ie me contente de ce que i'ay, sans ambitionner ce que je me passe bien de posseder.

Voilà comme tous les sages de Suisse repondront toûjours à toutes les plus fortes objections qu'on pourra leur proposer, ou pour improuver, ou pour les obliger de changer de conduite; qu'y a-il à y opposer qui l'emporte en verité & en évidence? quand on ne peut plus l'ébranler par demonstrations supposées, on veut par l'exemple la remuër & l'émouvoir;

On luy propose l'exemple de Liege qui a eû le courage de changer de parti à la barbe & à la

honte de la France. Elle repond que Liege estant un Etat avec lequel elle ne fait point de comparaison, a eû ses raisons, & a veu son meilleur bien dans ce changement, qu'il étoit dans la necessité, ou d'estre ravagé par les Alliés, ou d'estre Esclave des François, l'alternative fait deplorer son sort, au fond il a crû que le parti des Alliés étant le plus fort, & à ses côtés, qu'il y succomberoit toûjours, ou de gré ou de force, & que tant pour se redimer de la servitude presente, que pour se parer d'un ravage infaillible, il falloit se tourner du côté des plus forts, & se donner volontairement à ce parti pour s'étudier d'en faire sa condition meilleure; rien de tout cela ne peut s'appliquer à la Suisse chacun le voit; ainsi l'exemple est aussi mal choisi que les raisons mal digerées.

La Suisse Prophetise ce qui arivera à Liege, par ce qui est ar-

rivé à Strasbourg, elle ne croit pas qu'il doive dans la suite y avoir beaucoup de difference, malheur des Etats qui se trouvent exposez, & qui ne peuvent se soutenir par eux-mêmes : le feu se rallentira, & Liege en serà infailliblement la victime. Mais cette declaration de peu de poids ayant fait peur à la France, celle de la Suisse luy auroit bien donné une autre frayeur : on repond qu'un homme sage ne fera jamais peur à un plus puissant que luy ? & que si celuy qui fait peur à ses Souverain merite la mort, celuy qui fait peur à un Etat n'a pas la mine de demeurer sans punition. La vengeance est violente quand elle veut, & quand elle agit, mais quand elle medité à longues années, elle est toûjours impitoyable & desolente ; les Etats en sont à ce dernier ; ils ne se vangent pas toûjours parce qu'ils ne le peuvent pas toûjours, mais

quand ils le peuvent , on voit ce que leur Politique leur inſpire d'executer , nous en avons des exemples ſur ce qui s'eſt paſſé en Hollande de nos jours , & un Etat qui n'eſt pas accoûtumé à ces Concuſſions , ne doit jamais s'en vouloir procurer aucune occaſion.

Il eſt vray que le malheur des temps à changé la Franche-Comté de maître , & la Suiſſe de Voiſin , on veut que ce ſoit une faute de l'avoir laiſſé faire , mais on ne convient pas que ce ſoit aujourd'huy le meilleur temps pour s'en revancher ; on ſçait en quel état eſt l'Eſpagne , à laquelle le declamateur de Hollande la deſtine , quoy qu'elle ſoit deſtinée il y à plus de deux ans au Duc de Baviére ; avec des Patentes ſçellées , & bien circonſtantiées , on connoit que l'un ni l'autre ne ſçauroit tenir ſeul contre la France ; de coire que la Guerre durera

la Lettre du Declamateur de Hollande, lequel assurement a de feû, & du tour, pour bien insinuer ce qu'il souhaite, & ce que bien des gens qu'il ne connoit pas, & qui ne disent mot, souhaitent bien plus que luy ; mais par malheur ces souhaits n'avancent, ni la décente des Anglois s ni le recouvrement des Vaisseaux Hollandois, ni empéchent l'arrivée des trente Vaisseaux Algériens a Brest, ni le Siege de Bonne, ni celuy de Mayence, ni le Blocus de Philisbourg &c. C'est quand il fait une si sincére distribution de cinq grãdes Provinces, & de quelques villes detachée qu'il n'a pas specifié, apparemment ce sont, Fribourg, Philisbourg, Strasbougs, Mont-Royal, &c. Et qu'il affirme si succinctement que la France va étre épisée cette année, tant par les moïens dont-elle procûre ses Finances, que par les depenses effroyables

qu'elle se voit obligée de faire. On luy jure rondement qu'on va luy repondre ce qu'on a ouïs dire sincérement à un Prince Italien, qui est d'âge, & d'experience à connoître la France, & tous les Alliés ; lequel on sçait n'estre pas trop affectionné à la France, & avoir des dispositions à entrer dans des contraires interêts, s'il voyoit de la probabilité a y reüssir. Cette Altesse estant à Venisse Incognito au Carnaval dernier, s'expliqua sur les choses du temps en ses termes ; tous ceux qui sçavent ce qu'est la France, jugent qu'elle est Invincible en l'êtat qu'on la laissé se conformer, il est trop tard de l'entreprendre pour la détruire, oüi bien pour l'empécher de conquerir, & d'aller plus loin, ce qui ne sera pas un petit effort en attendant une revolution de temps ; chaque Province de ses Conquêtes demande cinq ans pour en forcer les places,

de maniere que ceux qui la vont visiter assiegent, & elle a des Villes seulles qui tiendront une armée de soixante mil homme en échec toute une longue & dure Campagne ; ses Finances sont inepuisabies, & peu de personne connoissent combien de temps il y à que l'or luy vient de Perse, soûs le nom d'un Commerçant ; plus de deux tiers de ce qu'elle depense ne sort pas de chez elle, & luy revient tous les six mois, je ne supposeray jamais que le Roy aït attaqué le premier l'Empire, aprés ce qu'il avoit à prevoir, & à craindre, qu'il ne soit assûré de ses Finances pour plus de vingt ans, sans s'incommoder, ses precautions à faire de l'argent ont un autre motif que sa necessité d'argent, c'est le moyen de se donner des Soldats qui fait augmenter les Tailles, & croitre les subsides ; & je gageray la moitié de mon bien presentement, que tout l'effort des Alliés

ſe rallentira cette Campagne éprouvée ; ils ſe verront deſolés la plus part à la ſeconde , les cartiers d'H'ver les vont accabler, le Rhein va devenir un deſert , & la Politique de la France , brulant toûjours davant les Allemands , à meſure qu'ils entreront chez elle, ils n'auront que le deſeſpoir de s'être armés par vengeance , & de ne pouvoir ſe ſoutenir , non pas faute de courage , mais faute de precautlon , d'ordre , & de diſcipline.

Tout ce qu'il y avoit de Senateurs de Veniſe preſens furent ſurpris d'entendre raiſonner ſi ſolidement un Prince qui paroit ne s'apliquer guéres à raiſonner , & ils attribuerent cette diſcuſſion aux obſervations qu'il pouvoit avoir faites dans quelques voyages de Hongrie , où il avoit veu combattre & mourir de faim ces braves Soldats qui ont fait leur apprentiſſage de miſéres , entra là

Drave & la Save, souvent même sans Eau, quand ils étoient seulement éloignés du Danube d'une journée. C'est au Lecteur à prendre là dessus tel parti que bon luy semble, parce qu'on n'en affecte point du tout, pas même de laisser voir aucune partialité en matiére de Religion, pour ne tomber pas soy même dans l'irregularité qu'on improuve, de confondre les maximes de la Religion, avec les veuës de la Politique.

Encore ne se sçauroit-on empécher de dire, en faveur de la Suisse Neutre, qu'il y a bien d'aussi fortes Villes en Comté, qu'en Alsace, & que si sa Politique luy eut persuadé d'en donner l'entrée, ce seroit déja une Province desolée, & les Alliés n'en feroient tout au plus qu'à quelque Siege, qui ne seroit pas plus avancé que celuy de Mayence, qui vient de finir, & qui coûte plus à l'Allemagne qu'elle n'oseroit dire.

où elle en eſt, & voila ou l'excellence de ſa Politique a ſçeu la conduire, & la fixer.

En verité ſi elle avoit à meſurer aujourd'huy les pompeuſes demonſtrations qu'on luy vantoit au mois de May avec les glorieuſes conquêtes qu'on luy montre au milieu de Septembre, on ne voit pas qu'elle eut à ſe repentir ni qu'elle dût changer de ſentiment quand méme elle auroit eu à ſe reſoudre ſur les ſuccez ? mais c'eſt parce qu'ils n'ont pas donné ouverture en Comté, qu'on n'avance pas aux Siéges qui ſont formés. Quoy donc veut-on que les Suiſſes n'ayant pas des yeux pour obſerver que dix mille hommes en Comté V. G. ne feroient plus dans l'Empire, & que s'ils ont été neceſſaires pour aller ſecourir Heildeberg, s'ils euſſent été paſſés, Heildeberg étoit ſaccagée, que feront ſes troupes en Comté ſi ce n'eſt de ruiner ce païs

ou d'estre cause que la Politique de la France le ruine pour les affamer & nous aussi ? mais on y fera passer 40000. homme encore plûtôt y mouront-ils de faim par la regle qu'on tient de leur couper plûtôt les dents que les bras ; de bonne foy 40000. hommes en Comté feront-ils plus contre Besançon , V. G. que ceux qui ont esté devant Mayence , si avec toutes les forces des Alliés ils n'ont pas encore fait une Conquête qui les indemnise de leurs armes ; si elles eussent esté partagées qu'auroient-ils fait ? mais il auroit fallu que le Roy partagea les siennes aussi , & par moins de resistance sur le Rhin ont eut avancé d'avantage ; on repond qu'on n'a poins veu d'armée Françoise qui se soit presentée à Bonne , ou à Mayence pour battre les Assiegeans , & faire lever le Siege de la place ; n'en seroit-il pas arrivé autant en Comté où par l'éloigne-

ment on auroit eû bien d'autres lenteurs à se les procurer, les François deffendent leurs places comme ils les fortifions, & comme ils les attaquent vigoreusement, & sans y rien épargner ; la ruine seroit plus grande, & plus rependuë, plus de peuple, & de païs desolés ; voilà tout ce qu'auroit produit iusques icy l'ouverture des passages ; & c'est à la Suisse à juger à present ce qu'elle auroit à en souffrir dans cette irresolution, dans ce depit, & dans le Sac d'une Province qui entretient plus de moitié de la Suisse de ses bleds.

Elle est encore plus Neutre que jamais, & se felicitant de s'en être declarée, elle a le loisir, & la Politique de se proportionner à loisir, & à veuë de temps, sur tout ce qui voudra l'empêcher de demeurer Neutre ; s'il faut confesser que la Politique ne depend pas toûjours des évenemens pour être

jugée excellente, ils ont encore la satisfaction que la leur s'accorde avec les évenemens, & qu'ayant preveu juste sur ce qui en arriveroit, il leur arrive justement ce qu'ils avoient prevéus, & ce qui les rend si formidables dans la declaration autorisée de leur Neutralité. Mais nous ne sommes pas encore au bout, le temps portera les choses plus loin, & le temps aussi les avertira de ce qu'ils auront à faire ; pendant quoi ils ne souffrent rien, & s'ils y viennent à leur tour, ils seront toûjours mieux disposez à s'en deffendre, que ceux qui viendront, ne paroitront vigoureux à les attaquer.

La Suisse n'a-elle donc pas raison de repondre en ces termes à des objections qui pretendent l'amuser? & s'il y a encore quelqu'un qui la condamne, ou qui improuve sa conduite, doit-elle s'en soucier ? je veux bien croire que les

Cantons Proteſtants auroient pû porter plus loin l'interêt de la Religion, s'ils euſſent eſté ſeuls à deliberer, mais on doute encore s'ils l'auroient dû, & ſi tant eux que la Religion Reformée s'en ſeroient mieux trouvés; tout ce qu'on peut ſuppoſer là deſſus eſt conjectural, & ce qu'ils poſſedent eſt réel, oppoſez donc l'un à l'autre, & convenez que leur zele même eſt devenu regulier, & ſage; d'autant plus qu'ils ont méme dû par interêt d'Etat, & de liberté pacifique & commune entrer dans les ſentimens de ceux dont ils n'approuvent pas la Religion, parce qu'en matiere d'excellente Politique, l'union à une méme fin, & pour un méme bien, eſt toute la fin que le ſage doit ſe propoſer.

On a peine a croire que la ferveur du Declamateur de Hollande échauffe la Pologne, & luy faſſe voir le chemin du Trône, pour le

fils de Iean Sobieski en entreprenant quelque chose d'éclat, apparemment cét écrivain n'a jamais frequenté la Coûr de Pologne, & s'il l'avoit un peu gouté, il sçauroit que la jalousie que cés Republiquains illustres ont de la famille de leur Roy, vient bien moins de son indifference à agir, que de l'éclat de ses grandes actions, qu'il a voulu porter plus loin que leurs avis, au prejudice dit-on des interêts de la partie; & que c'est uniquement pour les rappeller de cette impression que ce Roy Politique s'enchaine à leurs resolutions, & se laisse bercer à leurs divisions jalouses, soit pour leur marquer leur tort dans le succés méme de leur irresolution, soit pour rappeller a son suffrage, ceux qui ont pris un faux ombrage de sont depart pour Vienne.

On croira encore moins que les Genois se laissent persuader à de-

garnir leurs Ports , pour couvrir la Mer de leurs Vaiſſeaux , on les croit devenus trop ſages , & trop prudens pour ſe riſquer ſi tôt à avoir affaire avec un ſi puiſſant Souverain ? peut-être que le temps alterant ſes forces , changeroit leurs reſolutions, & c'eſt ce temps que tant de gens obſervent, & que perſonne n'oſeroit promettre avec caution.

Le Duc de Savoïe ſçait où il en eſt là deſſus , on le comprend par la reponſe qu'il a fait faire à l'Empereur , dont on a parlé plus haut, il n'ignore pas que les Griſon alliés à la maiſon d'Autriche, ont rappellés leur Troupes , & leurs Officiers du ſervice de France, pour les donner à l'Eſpagne , & il doit ſe precautionner ſur la Guerre du Milanois contre luy ; ſans qu'on puiſſe convenir qu'il ſoit à pouvoir en uſer autrement en bonne Politique,conſiderée par rapport à ſon Etat.

Le grand Duc de Toſcanne ſe gardera bien de contribuër à la cauſe que l'on dit commune juſques à ce que la Declaration de l'Italie liguée ſoit univerſelle, par ce qu'il y va de la Religion, & on ſçait qu'il ſe picque d'être bien meilleur Catholique que le Pape, & que Rome méme, dont il n'approuve pas la conduite, moins encore la detention du bien qu'il croit luy appartenir, legitimement, & qu'on appelle chez lui le fruit de la direction des femmes, c'eſt à dire de Gregoire VII. à la Princeſſe Mathilde, & l'exemples aux Moines à depoüiller les familles par la Devotion organisée des femmes, de quoi on voit en effet qu'ils s'acquitent aſſez bien, & plus que tous les autres, ceux qui approchent, & qui ſe lient plus étroitement avec Rome.

On croit que les Venitiens ſont bien meilleurs Politiques, que

celui qui leur prescrit leur devoir; ils ont sçeu se declarer quand ils ont veu les Turc à demi atterré; qu'on juge ce que cela veut dire, & ils sçavent se soûtenir contre le Turc d'une maniére si fine, & que si peu de personnes penetrent, qu'ils paroissent moins Conquerans dans la Morée, & dans la Gréce, que languissans, ou repentans d'avoir Conquis la Gréce. On sçait que plusieurs de leurs meilleurs têtes ont opiné que c'estoit assés de terre à garder pour une Republique qui fait de la jalousie à toute l'Europe, que se donner d'un côté, à la porte d'un puissant & d'un vindicatif ennemi, plus qu'on ne peut garder, c'est engager à une Guerre, & à une épuisement, dont Venise n'est pas capable, quelque riche qu'on la croïe, & on comprend, quand on est capable d'entrer dans le mistere de ce Senat, que c'est ce qui a rendu indifferente au Doge Moro-

fini, la priſe de Negrepont, & ce qui fera toûiours languir leurs armes en Orient.

Il me ſemble avoir parcouru de Republiques la Lettre au Bourguemeſtre de Soleurre, & je ſupplie celui qui l'a écrit d'être perſuadé que je le reſpecte, quoi que je le contrediſe, & de s'imaginer qu'en cés matiéres la decouverte par ſoy méme, & l'experience des Nations étrangéres comparées enſemble, eſt plus ſolide mil fois, que toutes les plus ingenieuſes ſpeculations; le temps lui apprendra qui a raiſon. Mais qu'il obſerve bien qu'on a dit le temps, & non pas l'idée qu'il a de la puiſſance des Alliés, & de la decadence infaillible de la France.

Il eſt temps de meſurer la Suiſſe ſur ſes propres avantages, & d'admirer un Gouvernement qui a tant de ſolide, & de ſageſſe. En verité ſans parler en détail d'aucun genre de Gouvernement, on croit

qu'il n'y en peut point avoir de plus naturel, de meilleur, de plus privilegié, de plus hardi, & consequemment de plus heureux que celui de la Suisse.

Y a-il rien de plus naturel que de Gouverner chacun chez soy? peut on connoître si absolument les besoins des autres, comme on connoit les siens? l'homme estant borné, ses connoissances ne le sont-elle pas aussi, & si le Gouvernement n'est établi que pour procurer par les aises de chaque particulier le bien public; qui ose douter que chacun prend plus d'interêt, ou au sien, ou à celuy qui le touche de si prés, qu'il ne peut perir sans le sien, qu'il n'en prendroit à celui de tous les autres, qu'il ne peut connoître entierement, ni consequemment procurer également. Mais ce Gouvernement a des longueurs effroyables, & auparavant qu'on se soit assemblé en Diette generalle, les parti-

culieres demandent des Siécles pour estre prêtes de partir. Les Suisses repondent que leurs païs leur donne ce temps-là sans les compromettre, il se passe de tout le monde, il se suffit à luy-même, & comme c'est pour le chercher, & pour lui demander qu'on vient lui proposer ses avantages, le temps ne luy est pas inutile, tant pour découvrir la fin de ceux qui demandent, que pour laisser voir à tout le monde s'il est vray que ce soit leur avantage. Mais le secret ne peut regner dans cette multitude, & il n'y a point de disposition à l'y pouvoir jamais retenir. Ils repondent que ce grand mistere de la Politique Monarchique, n'est necessaire que pour entreprendre, mais fort inutile pour se deffendre dans une multitude qui doit également sçavoir qu'on l'attaque, & qu'elle a à se deffendre ; que le secret est bon encore pour les Etats exposés, & qui cabalent toûjours

avec quelques Couronnes, comme à Venise, mais que pour la Suisse qui ne cabale avec personne, & qui se deffend d'elle même, que cette observation ne depend de la sagesse, & de la fidelité de ceux qui portent la parole, sans qu'on leur fasse un crime de leur imprudence, quoi que chaque Canton leur en fasse une tache à ne se laver pas aisement. Mais tout le monde n'est pas capable de Gouverner le sien même, & il faut de l'intelligence que tout le monde n'a pas, pour entrer dans les veües de ce bien, qui asseure la paix publique. Ils repondent que pour cela même chacun élit ses sages, auquels avec son suffrage, il confie son bien, & sa fortune, se retenat sa liberté, que ses sages forment le Conseil de chaque Canton, & peuvent estre appellés les peres de la Republique, & les protecteurs

de leur propre païs. Quoi de plus naturel !

Quoy de meilleur, & de plus agreable à l'homme que de vivre dans l'independence, & chacun à sa liberté ? mais les villes ont leur loix, auquelles il faut se soumettre, ou s'en aller, on répond que ces loix sont communes, & obligent également celui qui les fait, comme celui auquel on les intime, on les érige en methodes de conserver le bien à chaque particulier, d'assurer le païs où chacun vit ; & de s'accommoder ensemble par de mêmes maximes, sans jalousie l'un de l'autre, puis que personne n'est censé en particulier avoir fait ces loix, depuis que tout le monde les garde également. Il y bien de la difference entre liberté & libertinage ; on peut dire de Venise & de Hollande que l'un fait naitre l'autre par une espéce de necessité à laquelle ces florissantes Republiques n'ont pas encore trouvé

le moyen de remedier, peut-être même n'y pensent-elles pas crainte d'interesser la reputation de leur liberté ; la Suisse est Religieuse, modeste, œconome, & exemplaire ? Religieuse : chacun dans son culte,& on trouve peu de païs où chacun pratique plus exactement la Religion qu'il professe, plûta-Dieu que Rome y peut faire un tour, elle y apprendroit ce que c'est que Religion ; modeste: y a-il lieu au monde où les deux sexes soient si sages, & si retenus l'un avec l'autre ; la modestie du beau sexe y est sans exemple, soit pour les habits, soit pour la coëffure, soit pour les modes, soit pour les mœurs; & je confesse que rien dans l'Europe ne ma jamais tant édifié que cette universelle modestie, laquelle surprend également ceux qui viennent d'Italie, & insinuë pour ce païs, & pour la modestie de son sexe, un

respect, une estime qui surpasse l'éloquence; les femmes y sont libre d'aller & de venir, de converser; parler, &c. avec les hommes; mais il faut voir comme elles en joüissent, & qu'elle usage elles font de cette liberté: on souhaite que Venise s'avise là dessus de venir visiter Zurich & Berne; cette liberté est œconome, afin de pouvoir estre liberalle, tout le monde travaille dans les villes de Suisse à la differéce des autres villes de l'Europe, & quoi qu'il soit libre à tout le monde de vivre à sa mode, l'usage a fait naitre le plaisir dans une occupation qui bannit la faineantise, & avec elle tous les deffauts qui deshonorent Venise. Peut-elle n'être pas exemplaire cette modestie qui attire? cette regularité qui touche? cette ceremonie qui fait du bien? que peut-on dire de la seureté des chemins pour les personnes & pour leurs biens dans un

païs où il feroit si aisé de detrousser les passans ? la liberté qu'ils veulent se donner passe jusques à ceux qui les viennent visiter ; chacun vit chez eux comme bon luy semble, y pratique sa Religion quelle qu'elle soit à sa mode, va où il veut, demeure où il s'avise, & est également libre, en assurance, & édifié par tout : l'exemple peut-il être plus autentique, & plus naturel ? y a-il quelque chose à supposer de meilleur qu'une si sage Politique ?

Y a il rien de plus priviligié que la Nation Suisse ? ne sont-ils pas tous Nobles également comme sujets aux mêmes loix ? avez vous] quelque fois compris que la jalousie des Etats vous engage à ses maximes dés que vous y prenés de l'employ, & que vous en tirez vos avantages ? les Suisses en quelque endroit qu'ils aillent (& où ne se trouvét-ils pas) portent avec eux leur Noblesse,

leur fidelité, & leurs loix; ne ſont-ils pas jugés en France, en Suede, &c. en Italie comme en Suiſſe? y a-il privilége qui s'étende ſi loin? comme ſi l'influence de leur Patrie les mettoit au deſſus de tous les ſujets du Prince qu'el qu'il ſoit, il faut que ce Prince renonce à ſon droit naturel, qui eſt d'être juge de tout ce qui ſe commet dans ſes Etats, pour réferer ce pouvoir aux Suiſſes qu'il maintient dans ſes Etats. Ce privilége ſoutient la Nobleſſe de la Nation en fait valoir l'eſtime par tout, & devient gage aux Souverains de leur fidelité; car ſi la Nation ſçait ſoutenir leurs drois en maintenant ſes priviléges, elle ſe reſerve le droit de punir leurs crimes, & il n'y a point de lieu au monde où la Iuſtice ſoit ſi exacte, & ſi rigoureuſe qu'en Suiſſe; ſi quelqu'un avoit manqué de ſoûtenir l'honneur de la Nation, ou deſ-

honoré la fidelité qu'ils veulent incorruptible, non seulement il n'oseroit revenir, mais son propre Canton s'interesseroit à le faire arrêter, & a le faire punir sevérement en quelque endroit de l'Europe connuë qu'il se trouva; voilà jusques où s'étendent les privileges de cette Nation, laquelle veut parlà même montrer à tous ses sujets que la vertu estant le fondement de la veritable Noblesse, elle ne veut les regarder pour Nobles, & pour ses sujets qu'autant qu'ils seront vertueux, s'interessant à les faire joüir de la premiere, aussi long-temps qu'ils soutiendront sa reputation par la derniere.

Y a-il Gouvernement si hardi, si discipliné, si tôt en armes, & si bien destiné ou à se deffendre, ou à entreprendre, il ne faut qu'apporter de l'argent en Suisse, & on y trouve des Soldats tout disciplinez, tout accoutumez aux

loix de la Guerre à l'obeissance, &c. Mais ils se donnent a qui les veut pour de l'argent, celà n'est-il pas une bassesse interessée; on repond pour eux que personne ne fait la Guerre à ses dépens en quelque endroit du monde que ce soit; qu'ils justifient leur hardiesse, & leur courage en allant s'instraire au risque de leur vie chez les Nations étrangéres, de sa maniere de voir ce qui se passe à la Guerre; que n'ayant pas à éprouver ce fleau du monde sur leur terre par la sagesse de ceux qui les gouvernent, ils le vont chercher où il tombe, soit pour s'accoutumer à le supporter s'il leur venoit, soit pour l'éloigner de leurs confins, soit pour en profiter en bons œconomes. Qu'y-a il là qui ne soit brave, & qui ne merite de l'admiration? on admire un Gentilhomme qui vient se ruër en Hongrie sur une armée de Turcs qu'il

n'avoit jamais veu, & on luy destine une gloire qui fait la recompense publique de sa peine, & de se hardiesse, ce qu'il y emploïe est du sien, parce qu'il l'a & sans que cela le desole, mais sa propre personne est considerée, & non pas sa depense; ne doit-on pas admirer des millier de Suisses qui quittent la paix de leur Patrie pour aller affronter les dangers qui menacent les autres Provinces? en verité ce courage a quelque chose d'heroïque, combien y a-il de peuples abatardis dãs le Venitien? V.G. on n'y sçauroit faire quelque necessité qui presŝât mille bons Soldats; ils ayment mieux s'assassiner les un les autres impitoyablement avec des Stilets, des Bayonnettes, Pistolets, Arquebuses, Poisons même, &c. que de s'aller mesurer contre les ennemis de leur patrie, au lieu que les Suisses n'ayant point d'autres ennemis que la lacheté, le repos, & le li-

bertinage vont chercher ceux de leurs alliez pour se mesurer avec eux, & faire une experience d'hommes, de ce qui naist avec eux dans l'enfance, c'est d'être tous Soldats.

Y a-il donc une Nation plus fortunée, & un Gouvernement plus heureux que celuy des Suisses? on n'en connoit point, & plus aujourd'hui que jamais ils ont à se conjoüir de leur bonheur de joüir de la paix la plus profonde au milieu des plus violentes secousses qui agiteront jamais l'Europe. Mais il manque au bonheur des Suisses d'estre riche, d'avoir l'occasion, & la facilité d'un grand Commerce, la beauté & la fertilité de leurs terres, on répond pour eux que les grandes richesses ne sont pas toûjours où on affecte plus de les laisser voir, & que la Suisse est infiniment plus pecunieuse, & plus riche que les deux tiers de l'Europe ne se l'imaginent. Ils tirent

de l'argent de toutes les Couronnes du monde, ils n'en donnent à personne, ils en depensent peu par leur modestie, & par leur œconomie, & ils ne sont pas fachez qu'on ne les croïe pas riches, jusques à donner jalousie à leurs voisins; au fond les grandes richesses font naître l'orgueil, & celle-là attire l'humiliation, Génes en sert d'exemple; elles font penser aux Etats voisins à les aller carresser, & on sçait que la reputation de Venise sur cet article manqua de la perdre dans la Ligue de Cambray; peut-être n'est-elle pas fachée aujourd'hui de passer pour moins riche, & à la Porte, & à Paris. Les grandes richesses ne sont pas toûjours tranquilles, & souvent desolent les Etats, au lieu de les soutenir, Florence a perdu sa liberté par là, & Venise a eu si peur d'encourir le méme sort, qu'elle a obligé les trois freres Donats à se marier tous trois, ce qui est rare à Venise;

pour diviser en plusieurs branches ces grands biens qui luy faisoient ombrage dans une même main. Le commerce est toûjours assez grand quand il est proportionné aux besoins du païs, & au transport des d'enrées qui y croissent, le Commerce de Suisse; sont des Chevaux qui se portent dehors par eux mémes, & qui s'entretiennent dedans sans incommodité, il croit dans la Suisse tout ce qu'il luy faut, on le transporte d'un endroit dans l'autre; rien n'en sort que ce qui n'y sert pas, & le Commerce le plus éloigné, & le plus risquant n'estant pas toûjours le plus lucratif, on voit peu de Marchands en Suisse qui fassent Banqueroute, quoy qu'on y en voië beaucoup qui s'y enrichissent; il n'en faut pas d'avantage pour un païs qui se picque d'élever des Soldats pour tous les Princes de l'Europe, y a-il Commerce plus honorable, & correspondance plus éclatante? leur

païs

païs a la fertilité que le froid luy laiſſe ; d'ailleurs bien meilleur que pluſieurs endroits de l'Europe ; ſa beauté eſt auſſi ageable que variée : les Montagnes, & les Fontaines, les Lacs, & les Forets, les Païſages, & les Villes ont leurs agréemens en Suiſſe côme ailleurs, & on peut aſſurer qu'excepté le froid qui eſt encore bien plus grand en Suede, en Pologne &c. il y a peu de païs ſi agreablement varié que l'eſt la Suiſſe.

Ie ſuis inſenſiblement tombé du merite de la Nation aux avantages du païs, entouré de tous côtés, cinq ou ſix paſſages gardez, il eſt inacceſſible à une force étrangere, il eſt coupé de Rivieres, & profondes & rapides, qui arreſteront toûjours une armée au paſſage, toutes les fois qu'on en voudra rompre les Ponts, & en garder les avenües avec des ſujets du méme païs ; il a du Bois, du Vin, du Bled, du Poiſſon, de

la Viande, de la Chasse, & des Fruits en abondance, il est plus peuplé que païs de l'Europe; il a des Laines, du Lin, du Chanvre, & des Cuivres pour s'occuper, & pour se vêtir; il produit pour luy abondamment de tout, il est voisin de cét vastes pleines qui ne sçavent où porter leur abondance, le Milanés, la Suaube, la Comté, l'Alsace, &c. qu'y a-il à desirer à un païs qui jouït de tous les avantages? & qui est en estat, comme il s'est maintenu depuis tant de Siecles, d'en joüir toûjours.

Me voilà retombé, de cette petite digression que mes yeux m'ont obligé de faire par comparaison, & au retour de voïages assez considerables pour en pouvoir parler, au bonheur que son execellente Politique luy vient de conserver par cette fameuse Neutralité, qui étonne toute l'Eu-

rope ; en faveur de laquelle je conjecture que tant qu'elle entretiendra cét esprit, & maintiendra ses maximes, elle sera toûjours inalterable, invincible & formidable.

F I N.



